

Au même titre que ses confrères, le Camerounais Pascale Marthine Tayou et l'Afro-Américaine Kara Walker, Shuck One a été retenu l'an dernier pour réaliser une fresque permanente exposée au Mémorial ACTe. En quoi invite-t-elle les visiteurs à s'interroger sur les origines de l'esclavage, sur les rituels associés et sur ce mémorable héritage laissé par les résistants ?



Shuck One,

un graffeur ...en mémoire !

1-2-4. Oeuvre de Shuck One exposée depuis mai 2015 au Mémorial ACTe de Pointe-à-Pitre
3. Portrait de Shuck One
Crédits photos : Laure Fourcade ; Charles Rousseau ; Seka



Autoriser l'individu à s'émanciper...

Né à Pointe-à-Pitre, Shuck One a toujours gardé de son île natale une inspiration accrue pour le graff. Rendu à Paris en 1984, il plonge très vite dans le mouvement hip-hop qui émerge en France, se tournant vers sa composante la plus "plastique", et les souterrains du métro deviennent ses supports favoris d'expression. En 1990, seul ou accompagné des membres du collectif Basalt qu'il crée, il étend son langage pictural sur toiles, exorcisant à sa manière les dilemmes humains et sociaux qui ne cessent de caractériser notre société, notamment ceux directement en lien avec la multi-culturalité. Aussi intimement liée à son histoire personnelle, sa réflexion artistique se compose d'œuvres tour à tour bicolores ou remplies de couleurs, entre sentiment d'exclusion, rêve d'unité et espoir d'une ouverture, pour approfondir les sensations, la sensibilité, l'émotion...

Une œuvre en hommage aux esclaves...

De son travail, on retient la spontanéité, un esprit vindicatif et des vibrations rythmiques comme tout droit surgies de la musique afro-américaine contempo-

raïne. Ainsi, Shuck One a présenté en mai dernier son projet intitulé *L'Histoire en Marche*, financé et soutenu par la Région Guadeloupe et exposé au Mémorial ACTe : une grande œuvre de 4x8 mètres retraçant la bataille qui s'est déroulée d'octobre 1801 à mai 1802, lors de l'insurrection emmenée par Louis Delgrès et Joseph Ignace contre le rétablissement de l'esclavage en Guadeloupe par l'armée de Napoléon 1^{er}. A partir d'une carte de l'île de l'époque, l'artiste a matérialisé une topographie des combats, proposant en volume des corps démembrés ou en combustion, via différents médiums tels qu'acrylique, marqueurs, aérosols ou collages. Cette fresque, qui rappelle l'extrême violence des affrontements, commémore surtout l'insurrection guadeloupéenne pour obtenir la liberté, nous offrant de faire le deuil et d'avancer sans rancune vers des jours meilleurs, empreints d'espérance et d'optimisme.



Pour les infos et photos contenues dans ces pages, nous remercions notamment le service communication du Mémorial ACTe. Pour tout connaître de l'actualité du Centre Caribéen d'Expressions et de Mémoire de la Traite et de l'Esclavage, rdv sur le site www.memorial-acte.fr

Vous souhaitez en savoir plus sur cet artiste hors du commun ? Rdv sur son site www.shuckone.com



ACTUALITÉ

L'art pour refermer les plaies

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe)
De notre envoyé spécial

IMPOSSIBLE de le rater en venant par la mer. Dominant les eaux turquoises de la rade de Pointe-à-Pitre, le Mémorial ACTe est posé comme un phare. « C'est la signature de la ville », triomphe Victorin Lurel, le président PS du conseil régional et principal bailleur de fonds. Il a fallu dépenser près de 80 M€ pour que, au terme de dix ans de réflexion et de travaux, le premier Centre caribéen d'expressions et de mémoire de la traite et de l'esclavage voie enfin le jour. Un site unique dans le monde par sa taille (7 800 m² sur une emprise de plus de 1 ha) et sa vocation.

Les vestiges miteux de l'ancienne usine sucrière Darbousier côtoient l'imposant bâtiment situé sur le port, une implantation symbolique en lien direct avec la traite négrière. La conception même du mémorial, prouesse architecturale — signée de l'Atelier BMC —, invite au respect de ceux que les Guadeloupéens appellent avec déférence « nos ancêtres ». Tout en granit, la façade noire est un hommage aux millions de victimes de l'esclavage et de la traite. Lorsque le soleil vient la frapper de ses rayons, elle fait apparaître des petites étoiles dorées évoquant les

âmes de ceux qui n'ont jamais réussi « le passage du milieu » entre Afrique et Amérique. La résille argentée enserre le bâtiment, évoquant les racines du figuier de Guadeloupe.

Un espace généalogique permet à tout visiteur de connaître l'origine de son nom

Le mémorial n'ouvrira au public que le 7 juillet, autour d'une philosophie : « Montrer grâce à l'art la capacité de dépassement du traumatisme lié à l'esclavage, à la colonisation et non faire le procès de cette période », insiste Simon Njami, écrivain et commissaire de l'exposition. Les visiteurs traverseront le temps, du XVI^e siècle à l'abolition de l'esclavage. Dans la section « les Amériques », l'exposition de bijoux amérindiens en alliage or-cuivre-argent rappelle que l'histoire de l'Amérique n'a pas commencé avec Christophe Colomb en 1492 et que la traite a d'abord visé les Amérindiens. Puis, dans la partie « Vers l'esclavage et la traite négrière », des dessins reproduisent les conditions dans lesquelles les esclaves noirs étaient transportés, ali-

gnés en fond de cale tels des animaux. Entraves, chaînes montrent de manière crue leur condition. Originalité de l'exposition, près de 600 pièces patrimoniales côtoient une vingtaine d'œuvres d'art contemporain d'artistes antillais ou africains. Comme cette évocation, du graffeur et plasticien Shuck One, de la sanglante bataille de Guadeloupe d'octobre 1802 contre le rétablissement de l'esclavage par Napoléon. Jusqu'à cet assemblage de photos qui renvoie l'esclavage à sa triste modernité. Selon l'Organisation internationale du travail, « des millions de personnes sont en situation de servitude sous diverses formes », de l'esclavage traditionnel en Mauritanie ou au Nigeria, à la servitude domestique de 1,5 million d'enfants en Indonésie.

« Quand on a été cassé, il faut se reconstruire », explique Simon Njami, commissaire d'exposition et fondateur de « Revue noire ». Le Mémorial ACTe est donc aussi tourné vers le présent. Un espace généalogique permet à tout visiteur de connaître l'origine de son nom et de remonter jusqu'à l'existence éventuelle d'un ancêtre esclave. Un espace donnera enfin aux artistes locaux et des Caraïbes la possibilité de s'exprimer. Une petite révolution sur une île où les artistes sont condamnés à exposer au mieux dans un gymnase, au pire dans une cantine scolaire. Et un moyen de relancer le tourisme. Objectif : 350 000 visiteurs par an. Un vrai défi.

E.H.



ACTUALITÉ

Chercheur de trésors

■ Son antre se situe à l'abri des regards. C'est là, dans les sous-sols du Mémorial ACTe, que Thierry L'Etang, responsable du projet scientifique et culturel, prépare les objets de l'exposition permanente. Car avant d'être offerte à la vue du public et de témoigner des crimes de l'esclavage, quel parcours ! « C'est un peu comme une chasse aux trésors, il faut savoir dénicher », explique cet anthropologue guadeloupéen, spécialiste des religions afro-caribéennes. Voilà plus de trois ans que L'Etang s'est mis en quête des objets les plus parlants. « Je ne cherche pas *la Joconde*, je n'ai pas le fétichisme de l'objet, qui doit être mis au service d'un propos », note le chercheur. En l'occurrence, la mémoire de l'esclavage. L'Etang s'est donc lancé dans une difficile course contre la montre. Car « on est partis de zéro, rien », aussi étrange que cela puisse paraître, l'histoire de la Guadeloupe ayant été marquée par l'esclavage. Alors comment faire pour prétendre devenir *le* centre de référence des Caraïbes ? « On ne trouve que quand on cherche », sourit l'anthropologue qui s'appuie sur un solide réseau de collectionneurs et d'antiquaires. Mais en comptant parfois aussi sur des coups de chance comme pour cette chaîne d'esclaves comportant quatre tours de cou et qui, à sa vue, glace le sang. Une pièce rare repérée par un ami photographe alors que celui-ci se faisait initier lors d'un rite des Yoruba au Bénin, un des hauts lieux historiques de la traite. La chaîne du XIX^e siècle se trouvait au pied du fétiche... elle a fini à Pointe-à-Pitre. Autre pièce maîtresse de l'exposition, un des rares exemplaires existant des traités de Bartolomé de Las Casas, ex-aumônier des conquistadors avant de devenir prédicateur de la liberté des Indiens. Ils témoignent des premiers émois

des Européens devant la situation faite aux esclaves au milieu du XVI^e siècle. Le tout avec un budget limité de près de 700 000 €. Et L'Etang de sourire : « Il faut aussi savoir négocier, dans ce métier... »

E.H.



ACTUALITÉ

Ils demandent réparation

■ « Osons ! Osons ! Osons ! *Gwadeloupéyen doubout !* » Alors que François Hollande posait le pied hier soir en Guadeloupe, les indépendantistes proches du LKP d'Eli Domota, le leader de la grève générale de 2009, se rassemblaient à Pointe-à-Pitre pour dénoncer « le négationnisme » dont ferait preuve l'Etat français. Le syndicaliste boycottera la cérémonie d'inauguration du Mémorial ACTe, « une véritable gabegie ». Plus de 80 M€ dépensés : « Il y a d'autres priorités », dénonce-t-il alors que le taux de chômage des moins de 25 ans dépasse les 60 %. Au-delà d'un musée, ce sont des réparations matérielles que réclament les indépendantistes. Le 6 mai, juste avant la venue de François Hollande, le LKP et plusieurs associations locales ont saisi la justice pour dénoncer l'indemnisation des propriétaires d'esclaves au milieu du XIX^e siècle. « La loi a institué l'indemnisation des anciens maîtres esclavagistes, mais pas des nouveaux libres », stipule l'assignation déposée devant le tribunal de Pointe-à-Pitre. S'agissant de la Guadeloupe, 87 087 esclaves ont ainsi été affranchis pour 41 millions de francs. « Cette indemnisation des maîtres esclavagistes a conforté leur position dominante », dénoncent-ils. Sur la question mémorielle, le président est en terrain sensible. E.H.



COMBAT Au Macte, le graffeur Shuck One a illustré sur une fresque la violence de la révolte de Louis Delgrès et des siens.

Louis Delgrès, métis libre, retransché, avec près de 300 rebelles, au pied du volcan de la Soufrière, a préféré, le 28 mai 1802, se faire sauter à la dynamite avec ses 300 hommes au cri de « Vivre libre ou mourir », plutôt que de se rendre aux troupes bonapartistes qui allaient rétablir l'esclavage sur l'île. « Si Delgrès est un héros en Guadeloupe, bien peu de gens savent dans quelles conditions a été aboli l'esclavage dans ce pays. D'où l'utilité du Macte », explique Frédéric Régent. De fait, qui se rappelle aujourd'hui qu'il a fallu attendre cinq ans – et après quels combats ! – avant que la Révolution abolisse l'esclavage, en 1794 ? Qui se rappelle que Bonaparte l'a rétabli par la force moins de dix ans plus tard ? Qui sait que, pour obtenir son indépendance, en 1804, Haïti, comme la plupart des autres îles des Caraïbes, a dû acheter sa liberté 150 millions de francs-or et s'endetter pour des décennies afin de rembourser aux anciens maîtres le « capital » humain qu'ils perdaient – à savoir ces esclaves qui, durant des siècles, avaient travaillé gratuitement pour eux ?

« On oublie aussi que les esclaves ont été eux-mêmes – à travers leur résistance, leurs rébellions – les premiers acteurs

de leur libération, rappelle Lilian Thuram. Ils n'ont pas attendu qu'on les reconnaisse officiellement comme des êtres humains pour prendre leur destin en main. » A l'origine de la Fondation Education contre le racisme, le footballeur ne cesse depuis, en Guadeloupe comme en métropole, d'aller dans les écoles pour expliquer aux enfants à travers ses livres – *Mes étoiles noires* (Phi-

Qui se rappelle aujourd'hui qu'il a fallu attendre cinq ans avant que la Révolution abolisse l'esclavage, en 1794 ?

lippe Rey) ou *Notre histoire* (Delcourt) – qu'ils doivent résister à la tentation de se poser en victimes. Et, au contraire, croire en eux-mêmes, en leur avenir. Présent le jour de l'inauguration du Macte, Thuram était tout ému : « Il y a encore quinze ans, jamais je n'aurais imaginé qu'un tel monument pouvait voir le jour ici, à Pointe-à-Pitre. Le pire qui puisse arriver à un peuple est de perdre la mémoire, et c'est justement ce qui était en train de se passer. Mais, depuis quelques années, on va dans le bon sens. »

Un point de vue partagé par Frédéric Régent. « L'une des avancées majeures

a été la loi défendue en 2001 par Christiane Taubira, qui a permis de faire reconnaître l'esclavage comme un crime contre l'humanité. » C'est aussi cette loi qui a instauré une journée de commémoration officielle – le 10 mai – et imposé que cette histoire soit enseignée dans les écoles. « Non dans un but de culpabilisation ou de repentance, insiste Régent, mais simplement pour que les

peuples sachent ce qui s'est vraiment passé. Et transcendent ces traumatismes pour aller de l'avant. » Le sens de l'Histoire – s'il existe – se repère aussi dans les multiples lieux de mémoire qui surgissent un peu partout dans le monde, à Ouidah, à Gorée, à Nantes, aux États-Unis. Et aujourd'hui en Guadeloupe.

« Ni un lamentarium ni un musée, mais un centre d'expression »

Moderne, didactique, conçu et compartimenté comme la cale d'un bateau négrier, le Macte fait, dans son exposition permanente, une large place au



témoignage, à l'art, à l'émotion, avec à la fois les objets du passé – fers, fouets, etc. – mais aussi des œuvres d'artistes contemporains, comme le graffeur parisien Shuck One, qui a retracé sur une grande fresque toute la violence de la révolte de Delgrès et de ses insurgés. Sans parler de la salle dédiée à l'esclavage contemporain. « Ce mémorial n'est ni un lamentarium ni un musée, mais un centre d'expression, insiste Lurel. Un lieu qui nous renvoie aussi au monde actuel, celui des négriers d'aujourd'hui, des mafias de l'immigration qui font leur argent sur le malheur des plus faibles, qui organisent la traite des femmes, le travail des enfants. »

C'est la force et la limite du lieu : vouloir parler à tous les peuples de la terre et de toutes les époques. Au risque de diluer le message. Descendante d'esclaves, Christiane Taubira, qui vient de publier *L'Esclavage raconté à ma fille*, explique, elle, à L'Express qu'il ne faut justement pas tout mélanger : « Contrai-

rement à l'esclavage contemporain, la traite négrière a été organisée par des Etats, avec des textes, avec des lois, avec des régimes fiscaux, avec des monopoles. Pour construire ce terrible système, on a élaboré la doctrine raciale d'abord, raciste ensuite. Il faut admettre que le racisme est né avec ce système-là et à cette période-là. Aujourd'hui, même si l'esclavage continue de se pratiquer sous d'autres formes, il est officiellement et internationalement interdit. La différence est de taille, et le Macte doit aider à comprendre ces questions extraordinairement complexes. »

Le centre de recherche que le monument abrite, avec ses outils généalogiques, devrait aussi aider ceux qui le souhaitent à se renseigner sur leurs origines. « Je pense que lorsqu'ils vont découvrir cet endroit, les Guadeloupéens, qui ont toujours tendance à dénigrer, vont être fiers du lieu, se l'approprier, et qu'un débat va enfin pouvoir s'ouvrir », explique Jacques Bangou, le maire

de Pointe-à-Pitre, qui compte aussi sur le Macte pour développer un tourisme mémoriel de plus en plus important. En particulier pour les Américains à la recherche de leurs racines.

Et Christiane Taubira d'insister : « Cette mémoire n'est pas du passé. Lorsque l'esclavage a définitivement été aboli en France, en 1848, les gens se sont imaginé que l'on mettait fin à un système et qu'il n'y avait donc plus lieu d'en parler. Certains, en métropole, aimeraient aussi croire que ces crimes leur sont étrangers parce qu'ils ne les ont pas vus ou pas vécus, mais l'esclavage influence aujourd'hui encore notre façon de penser, nos modes de représentation. Il a enrichi Nantes et Bordeaux. Je ne demande ni repentance ni réparations financières, mais juste que l'on se donne les moyens de lutter contre le racisme, qui est le fruit de ce passé esclavagiste. » Au Macte, maintenant, de se montrer à la hauteur de ces attentes. ● O. L. N.



culturematch/événement

LA GUADELOUPE S'OFFRE UN MÉMORIAL ACTE

Le président de la République inaugure en personne le premier musée des Caraïbes consacré à l'esclavage. Un symbole pour l'île papillon.

PAR BENJAMIN LOCOGE



Le Mémorial Acte, à Pointe-à-Pitre. Les dirigeants du site espèrent une fréquentation d'au moins 250 000 visiteurs la première année.



Traité de Bartolomé de Las Casas (1474-1566), fonds Mémorial Acte, coll. région Guadeloupe.



« Afrikanische Völker » (« Peuples d'Afrique »), lithographie, 1890, fonds Mémorial Acte, coll. région Guadeloupe.

« Révolutions », caissons lumineux, technique mixte sur Altuglas et Inox, de Bruno Pédurand, 2015, fonds Mémorial Acte, coll. région Guadeloupe.



Comme toujours, ils n'ont d'abord pas voulu y croire. Les Guadeloupéens ont tellement vu de projets lancés puis abandonnés que ce Mémorial Acte (subtilement nommé Centre caribéen d'expressions et de mémoire de la Traite et de l'Esclavage) leur semblait être un serpent de mer. Cette fois, pourtant, les mauvaises langues se sont tues. « Notre proposition a été retenue en 2007, raconte Fabien Doré, l'un des quatre architectes [locaux] du Mémorial. Il aura mis huit ans à sortir de terre, mais cette fois Pointe-à-Pitre et toute la Guadeloupe possèdent un bâtiment dont ils sont fiers et qu'ils pourront s'approprier dès juillet. »

Dressés sur l'ancienne usine sucrière Darbousier, les deux bâtiments sont posés face à la mer, entre la darse de Pointe-à-Pitre (là où arrivent les bateaux de la Route du Rhum) et l'université. Ils sont unis par un même toit, aux croisillons entremêlés, rappelant ceux du Mucem de Marseille. Les architectes s'en défendent : « Notre dossier a été déposé au même

moment. Nous ne nous sommes pas inspirés des idées de Rudy Ricciotti. » Pour les quatre collègues, le toit en résille argentée représente les racines, ces racines de figuier apparentes sur le morne alentour. « Nous voulions ancrer le bâtiment dans notre histoire. C'est pour ça qu'une partie est tournée vers le ciel. Mais aussi que la partie muséale est dans une "black box". Il faut aussi se concentrer sur l'histoire de l'esclavage. Cette allégorie est le garant de notre mémoire en prenant en compte notre complexité sociétale. »

Côté collections, Thierry L'Etang, le chef du projet scientifique, annonce la couleur. « Le Mémorial est défendu depuis le début par la région Guadeloupe. Nous ne dépendons donc pas de la Réunion des musées nationaux et nous pouvons raconter l'histoire de l'esclavage dans la Caraïbe selon notre point de vue. » Dans les 1700 mètres carrés de salles d'expositions permanentes, une douzaine d'alcôves vont permettre aux visiteurs de relire les abominations liées à l'esclavage par le biais de vidéos, de témoignages d'époque et d'objets d'alors. Chaque



Tanbou bas d'Akiyo et boulet d'esclave ou de prisonnier, fonds Mémorial Acte, coll. région Guadeloupe.



*Boulet enchaîné, fonds Mémorial Acte,
coll. région Guadeloupe.*

partie est entrecoupée d'espaces réservés aux artistes contemporains (Pascale Marthine Tayou, Shuck One ou encore Bruno Pédurand) qui ont chacun créé une œuvre pour l'occasion. La visite (qui peut s'étendre sur 3 h 30) aborde en fin de parcours la question de l'esclavage moderne dans le monde. « Le Mémorial a une vocation pour la Caraïbe, de Cuba au Venezuela, précise Thierry L'Etang. Aucun projet de ce genre n'existait. Nous ne pouvions nous permettre de ne parler que de la Guadeloupe, c'était important d'avoir une vision plus large. »

Pour l'heure, les dirigeants du Mémorial espèrent une fréquentation d'au moins 250 000 visiteurs la première année – l'ouverture au public étant fixée au 7 juillet. A terme, les chiffres sont confidentiels, ils espèrent 400 000 spectateurs par an. Utopique dans une île peuplée seulement de 450 000 habitants ? « Il faut que les

gens s'approprient le site (qui dispose aussi d'une salle de spectacle de 400 places et d'une galerie d'exposition temporaire). Il n'existait aucun geste architectural fort en Guadeloupe. Cela peut donner un nouvel essor au tourisme, se défend Michael Morton, l'un des architectes.

Pour l'heure, la presse antillaise accueille avec circonspection le Mémorial Acte, râlant déjà sur son coût faramineux, ses conditions d'exploitation... Décourageant ? « On n'est jamais prophète en son pays, du moins au début, sourit Fabien Doré. Le bâtiment en lui-même a coûté 41 millions

d'euros, sur un budget total de 80 millions, et a reçu près de 50 millions de subventions. On est bien loin du délire de certains chiffres que j'ai pu lire ici ou là. » Le Mémorial a le mérite de faire parler de lui. Pour mieux réconcilier la Caraïbe avec son histoire. ■

[@BenjaminLocoge](#)

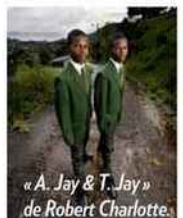
Mémorial Acte, Pointe-à-Pître, ouverture au public le 7 juillet.

DU XVI^e AU XIX^e SIÈCLE,
DE 600 000 À
800 000 AFRICAINS FURENT
DÉPORTÉS EN AMÉRIQUE
DU NORD, 1,6 MILLION
DANS LES ANTILLES
FRANÇAISES.

LA PREMIÈRE BIENNALE DE LA PHOTO CARIBÉENNE

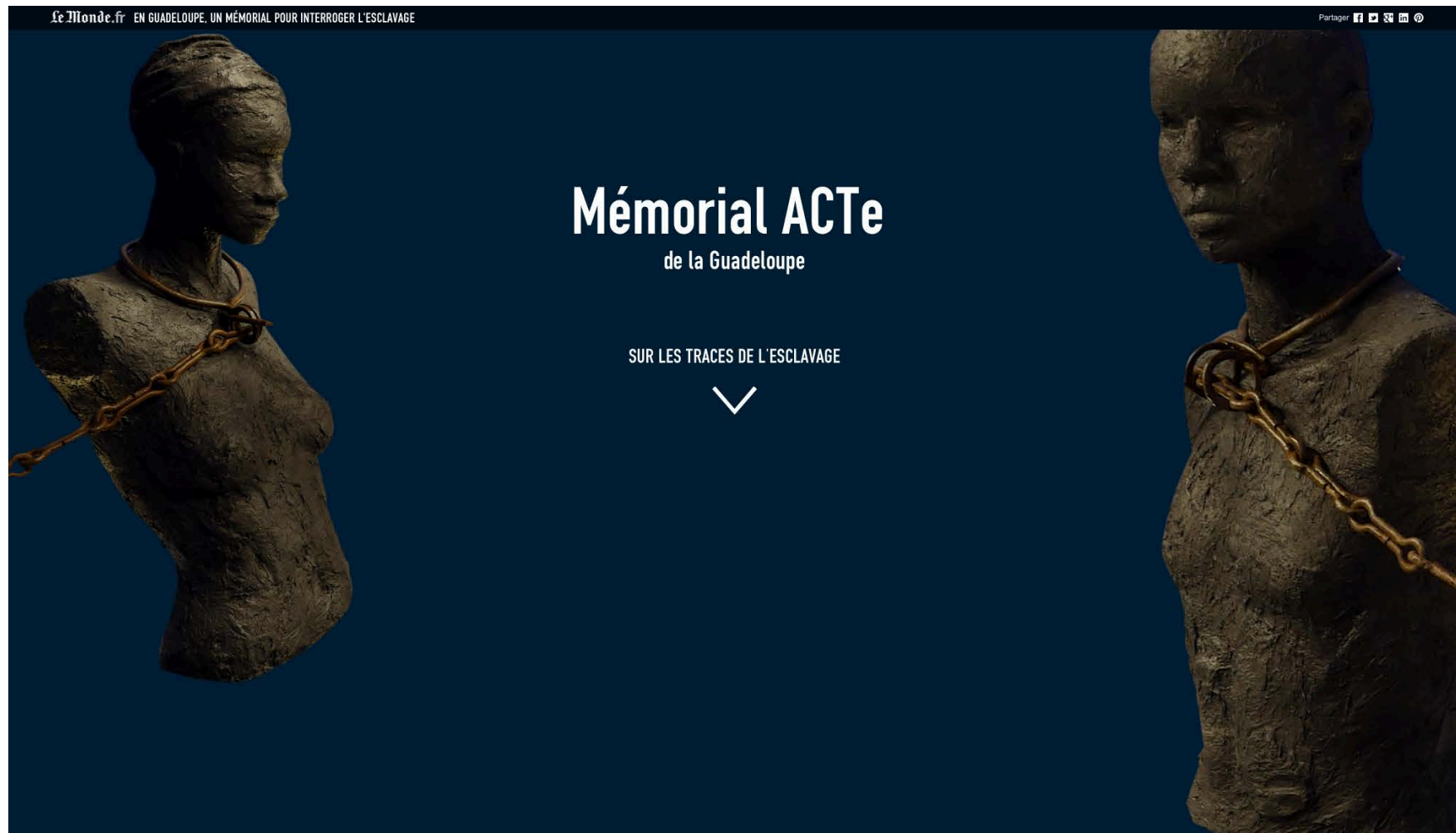
« C'est bien simple, il n'existait rien. » Jean-François Manicom a donc voulu pallier le manque et s'est lancé dans le commissariat d'exposition de la première biennale de photo caribéenne. Installé dans l'aile d'expos temporaires du Mémorial Acte, le festival entend montrer aussi bien les photographes contemporains que la photo ancienne. « Je tenais à confronter les points de vue, à faire dialoguer le passé avec le présent. » Au final, 300 images qui seront présentées au public à partir du 10 juillet, une moitié « ancienne » face à 150 photos récentes, regroupant 43 photographes. « La plupart des artistes des Caraïbes s'interrogent sur la notion d'identité, y compris avec l'image. Mais c'est une scène vive qu'il était urgent de montrer. C'est bien d'avoir un lieu pour ça. » Jean-François Manicom entend, en plus des rares galeristes des Caraïbes, attirer les découvreurs de talent venus des États-Unis ou d'Europe. B.L.

Le Festival caribéen de l'image à partir du 10 juillet, Pointe-à-Pître, Mémorial Acte.



*« A. Jay & T. Jay »
de Robert Charlotte.*

Mémorial ACTe – Supplément numérique sur Le Monde.fr
Mise en ligne pour l'ouverture au public, le 7 juillet 2015



Le Mémorial

L'exposition

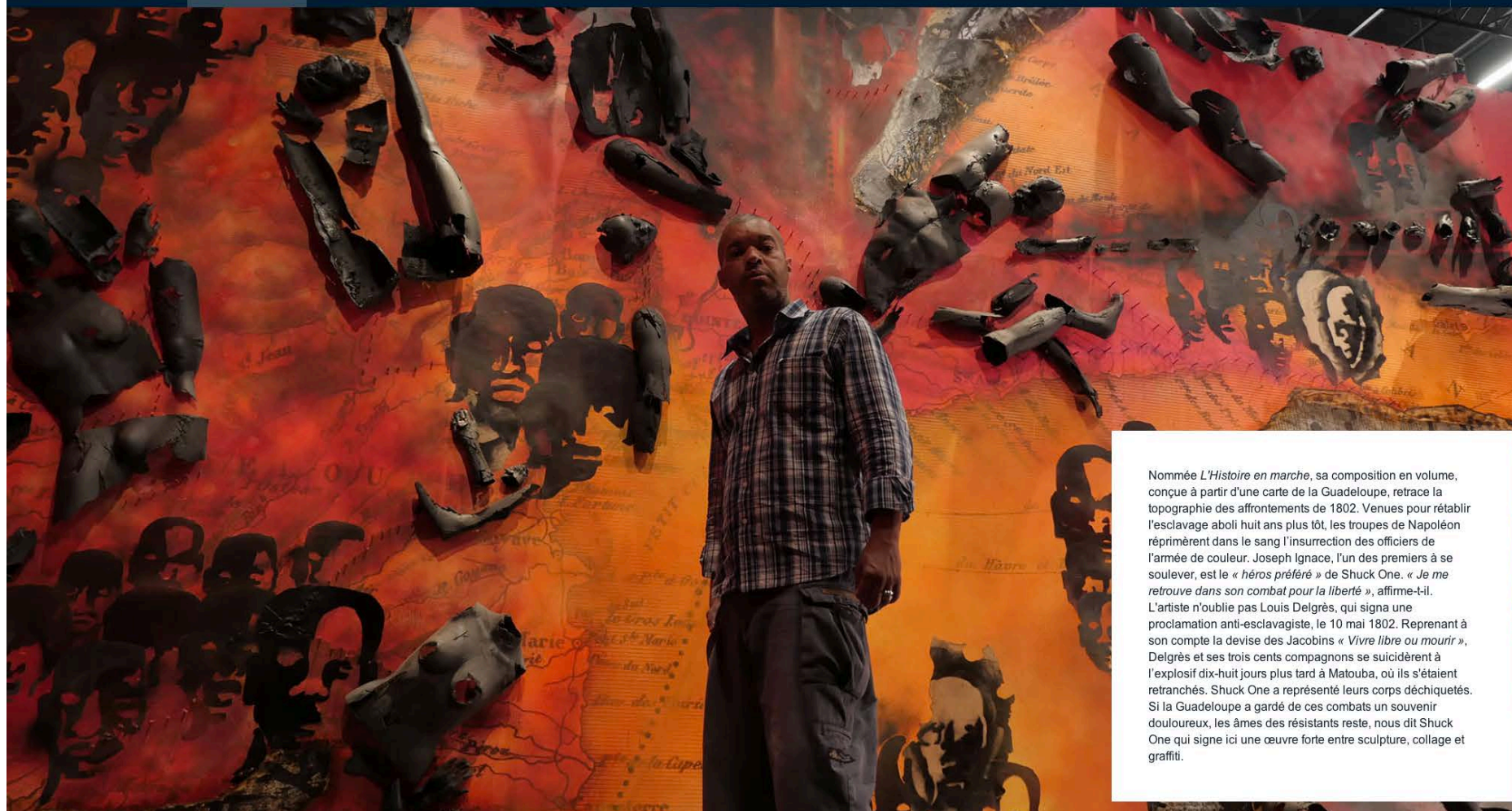
L'art
contemporain

Le festival de
l'image

L'espace
généalogique

La visite





Nommée *L'Histoire en marche*, sa composition en volume, conçue à partir d'une carte de la Guadeloupe, retrace la topographie des affrontements de 1802. Venues pour rétablir l'esclavage aboli huit ans plus tôt, les troupes de Napoléon réprimèrent dans le sang l'insurrection des officiers de l'armée de couleur. Joseph Ignace, l'un des premiers à se soulever, est le « héros préféré » de Shuck One. « *Je me retrouve dans son combat pour la liberté* », affirme-t-il. L'artiste n'oublie pas Louis Delgrès, qui signa une proclamation anti-esclavagiste, le 10 mai 1802. Reprenant à son compte la devise des Jacobins « *Vivre libre ou mourir* », Delgrès et ses trois cents compagnons se suicidèrent à l'explosif dix-huit jours plus tard à Matouba, où ils s'étaient retranchés. Shuck One a représenté leurs corps déchiquetés. Si la Guadeloupe a gardé de ces combats un souvenir douloureux, les âmes des résistants restent, nous dit Shuck One qui signe ici une œuvre forte entre sculpture, collage et graffiti.

enstra

du Palais de Chaillot à Paris

ncipe outir tales. e par x de é en che-
 amples courbes, percées de discrètes ouvertures et d'un patio central circulaire pour garantir l'intimité des occupantes.

« Le plus souvent, des architectes du Sud possèdent la culture du Nord, rappelle Marie-Hélène Contal, directrice adjointe de l'Institut français d'architecture (IFA) et secrétaire générale de Locus, la structure partenaire de la Cité de l'architecture pour l'organisation du Global Award. La singularité d'Anne Feenstra est que son parcours est inverse, ce qui est rare. Il n'est pas parti pour exporter un savoir, mais pour mener un travail de double acculturation. »

En 2014, la cité accueillera une grande exposition qui regroupera les 35 lauréats de tous les continents du Global Award, en espérant qu'elle sera « l'occasion de dynamiser la scène parisienne et une contribution au débat national ». Prochaine conférence, le 17 septembre, avec la Sud-Africaine Carin Smuts. ■

JEAN-JACQUES LARROCHELLE
 Locus-foundation.org

Google et EDF

eur-web, Tours

TE,

?

GALERIES

James Turrell
Galerie Almine Rech



« Sun and Moon Space » de James Turrell. REBECCA FANUELE/GALERIE ALMINE RECH

Voilà James Turrell à son apogée : pas moins de trois rétrospectives le célèbrent en simultanée, à Houston, Los Angeles et New York, où l'immense illusionniste de la lumière stupéfie de quelques rais la spirale du Guggenheim Museum. Zénith, donc, pour le maître californien du mouvement Light and Space. Et ce n'est pas peu dire pour celui qui s'efforce de capter la lueur de tous les astres, dans le cratère d'un volcan qu'il essaie depuis des décennies de transformer en observatoire céleste, au fin fond de l'Arizona. Mais tout le monde ne peut s'offrir le voyage vers les Amériques. La galerie Almine Rech offre donc un petit lot de consolation en dévoilant des maquettes du cratère (qui n'est toujours pas ouvert au public), de décevantes captures de lumière toutes récentes, qui semblent hologramme plus que tour de magie, et, surtout, une pièce historique de 1968 : une projection de lumière rouge surgissant de l'obscurité pour y dessiner un rectangle qui happe l'œil, intensément. Mais moins, hélas, que ces vastes installations noyées d'une brume de photons qui ont fait la renommée justifiée de Turrell. Et si finalement le voyage s'imposait, même à la vitesse de l'éclair ? ■ **EMMANUELLE LEQUEUX**
 James Turrell. Galerie Almine Rech, 64, rue de Turenne, Paris 3^e. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures, jusqu'au 27 juillet. Tél. : 01-45-83-71-90. Alminerech.com

Diogo Pimentao
Galerie Yvon Lambert

Ne pas s'y tromper : imposantes, chargées, les œuvres du jeune Portugais Diogo Pimentao échappent à toute gravité. Non, elles ne sont pas d'acier ; mais simplement de papier, lourdement couvert de

graphite. Oui, elles sont quasi dépourvues de poids, et toute ressemblance avec des sculptures existantes ou ayant existé (de Richard Serra, par exemple) n'est que pure coïncidence : il s'agit ici de dessiner dans l'espace, plutôt que de l'infliger, et d'y faire monter le volume. D'y composer une courbe qui se chorégraphie en une grâce paradoxale ; ou d'y aligner des cadres qui font frémir de leur équilibre précaire alors qu'au final peu importe : de la plume, ces œuvres ont l'insupportable légèreté. ■ **E. LE.**

Oblique Gravity, de Diogo Pimentao. Galerie Yvon Lambert, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3^e.

Tél. : 01-42-71-09-33. Du mardi au samedi de 10 heures à 19 heures, jusqu'au 30 juillet. Yvonlambert.com

Shuck One
Galerie Estace & Le 24Beaubourg

Arrivé de Guadeloupe en 1984, Shuck One a fait partie de la première génération d'artistes graffiti parisiens, notamment avec le collectif Basalt, créé avec Banga et Bono. Depuis 1993, il mêle différentes techniques sur toile (bombe aérosol, marqueur, peinture acrylique et glycéro), joue avec l'effet de transparence et l'accumulation des strates, utilisant plans de métro ou coupures de presse pour raconter sa ville.



« Diaspora express », de Shuck One. GALERIE ESTACE & LE 24BEAUBOURG

Sur les 300 m² du nouvel emplacement de la galerie Estace, créée rue Charlot en 2008, les toiles de Shuck montrent un artiste en pleine maturité, foisonnant, à l'aise avec son identité multiple, à l'instar de sa *Diaspora Express* ou des *Funérailles des tabous*. ■ **STÉPHANIE BINET**

Wall Speech de Shuck One. Galerie Estace & le 24Beaubourg, 24, rue Beaubourg, Paris 3^e. Du mardi au samedi, de 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures, jusqu'au 27 juillet. Tél. : 06-61-19-89-17.

DANSE

Le CCN d'Orléans reconnu responsable de la mort

Du cham

Sagone (Corse)
 Envoyé spécial

Fraîche extatique ; nougat érotique ; saveurs oubliées de la violette, de l'immortelle et du citron noir d'Iran... Une glace peut-elle avoir du génie ? Oui, chez Pierre Geronimi, artisan glacier au petit village de Sagone, au nord d'Ajaccio. Comme Obélix, tombé dans la potion magique quand il était petit, ce Corse pas comme les autres a passé son enfance au milieu des glaces et des sorbets que son père, maître glacier depuis 1969, fabriquait ici, entre la plage et le maquis, avant de les livrer à travers l'île à bord de son camion réfrigéré.

A 44 ans, Pierre Geronimi est au sommet de son art. Alors que la plupart des glaciers « artisanaux » n'éprouvent aucun scrupule à utiliser des purées de fruits surgelées, lui, investit tout son argent dans l'achat de fruits frais de saison et de produits d'exception. La Corse, bien sûr, est chez lui à l'honneur, avec ces merveilles de goût que sont les melons de Pascal Colombani, le miel de Florence Marsili, le praliné d'Alexia Santini, le brocciu d'Ivan Colona, le safran d'Anna Nocera, les immortelles de Paul et Jean-Pierre Caux, sans oublier les fulgurants citrons, pamplemousses et figues de Barbarie cultivés sur la côte orientale de l'île...

Mais sa passion, c'est de travailler « la crème de la crème », les meilleurs produits du monde : « Les fraises de Xavier Burban à La Baule, la vanille de Tahiti d'Alain Abel, les amandes et les pistaches de Sicile de Rossella Caruso, le citron noir d'Iran, la datte Medjool, l'ail confit d'Aomori au Japon, le tabac de La Havane, les raisins de Sorrente, le rhum du Venezuela, les crevettes bleues de Nouvelle-Calédonie... », énumère-t-il.

De tous ces trésors, il ne reste plus qu'à extraire la quintessence glacée : l'obsession de toute une vie ! « Comment accompagner un produit dans le froid en restant au plus près de son goût naturel ? Com-

D'une spécialité aveyronnaise

Les délices ca

Depuis plusieurs années, les habitués du SaQuaNa, restaurant du port de Honfleur (Calvados) distingué par deux macarons, se prêtent avec délice au rituel de la pascade. Partagée par les convives, cette jolie crème croustillante et soufflée, parsemée de ciboulette et d'huile de truffe, est le hors-d'œuvre obligatoire



ACTUALITÉ Culture Arts RSS

Le Point.fr - Publié le 02/04/2012 à 16:14 - Modifié le 02/04/2012 à 17:25

Le street art sur tous les terrains

L'art venu de la rue a désormais conquis un large public et affole le marché de l'art. Enquête.



L'atelier de Shuck One. © Cybercebe

J'aime 325 Envoyer



Commentaires (3)

Par SOPHIE PUJAS

96 000 euros. C'est le record atteint en salles des ventes, le 15 février dernier, par un Superman à l'aérosol signé de l'artiste Seen, star du graffiti. La vente, organisée par Artcurial et entièrement consacrée aux arts urbains, totalisait un million d'euros.

Depuis peu, le marché de l'art s'intéresse de très près à ces artistes qui ont commencé à créer dans la rue. "Par son dynamisme, ce mouvement offre au marché ce sang neuf dont il a constamment besoin, un peu comme a pu le faire le pop art en son temps", explique Maurice Grinbaum, consultant pour une vente consacrée au street art le 5 avril pour la maison de ventes Cornette de Saint-Cyr. Paradoxe pour un art qui avait fait de la gratuité et de l'accès à tous sa carte de visite ? Pas si simple. Cette spéculation va de pair avec une reconnaissance croissante du mouvement par l'institution, et un nouveau moment de son histoire.

Héros clandestins

Pochoirs, tags, collages et même tricot, la diversité de ces arts explose. "L'art urbain est l'un des plus captivants mouvements de l'histoire de l'art, et nous n'en sommes qu'au début !" estime Yves Suty. En 2010, ce passionné créait Artaq, un festival dédié aux arts urbains et



Culture

- 06h36 Les fans de Johnny Hallyday lui font un triomphe à New York
- 22h01 Une toile de Rothko vandalisée dans un musée à Londres
- 15h09 Paris, muse d'Hollywood
- 13h23 Julio Iglesias en concert en Guinée équatoriale: 750 euros la place
- 13h16 "L'outrenoir" offre encore au peintre Pierre Soulages "une infinité de..."
- 12h04 Balade au fil de l'eau et du temps sous la pluie pour la Nuit Blanche 2012

Culture : l'actualité en direct »

BNP PARIBAS
PRIORITY

- Point patrimoine annuel & horaires élargis
- Réductions sur la carte bancaire, l'assurance vie & le crédit immobilier

ABONNEZ-VOUS À LA NEWSLETTER

Entrez votre e-mail pour recevoir l'actualité

OK

En images Culture



Pubs, florilège du trash

Dailymotion



Tous les diaporamas Culture »



Le Point.fr on Facebook



dont la prochaine édition aura lieu du 11 au 13 mai. L'invitée vedette ? Magda Sayeg, une mère de famille du Texas qui a inventé le Yarn Bombing - l'habillage au tricot de fragments de paysage. Comme beaucoup de créateurs du street art dont les œuvres sont éphémères par nature, elle doit sa popularité à la Toile. "Pour beaucoup de gens qui travaillent derrière leur écran d'ordinateur, internet a favorisé l'image de héros clandestins de l'artiste urbain, qui poétise cette rue où ils ne sont pas", estime C215, qui a fait ses armes au pochoir dans les rues de Vitry-sur-Seine et expose actuellement des vitraux créés pour les sages allées de la chapelle de la Pitié-Salpêtrière (1). Car désormais, le street art est partout, de la prestigieuse Tate Gallery de Londres, qui dès 2008 invitait plusieurs artistes, au Stade de France, où une exposition collective aura lieu du 3 avril au 30 mai.



Cette popularité croissante attire les galeries. Artkraft Galerie, dédiée à l'art urbain, ouvrira ainsi ses portes le 11 avril dans le neuvième arrondissement parisien avec une exposition intitulée "Du mur à la toile" (2). En 2008, celle de Franck Le Feuvre (3) était inaugurée à Paris, avec une première exposition consacrée à l'américain JonOne, pionnier du graffiti. "Nous avons quasiment vendu les vingt toiles le soir du vernissage !, se souvient-il. C'est un mouvement mondial, dans l'air du temps."

Méfiance

Et pour les collectionneurs, l'art urbain demeure l'un des territoires les plus accessibles de la création contemporaine. "L'essentiel des enchères se situe entre 1 000 et 50 000 euros. On est encore dans un secteur émergent, avec un fort potentiel d'augmentation, loin de certains prix de l'art contemporain", explique Arnaud Oliveux, qui, en 2006, lançait la première vente sur cette thématique chez Artcurial. "J'ai acheté ma première pièce en 1999, pour quelques centaines de francs, s'enthousiasme de son côté Nicolas Laugero Lasserre. C'était une œuvre de Miss Tic dont les pochoirs dans les rues de Paris me fascinaient, avec leur façon d'égayer le quotidien." Ce trentenaire, par ailleurs directeur de l'Espace Pierre Cardin, a monté en dix ans une collection riche de trois cents œuvres. Sa dernière folie ? Un puissant montage de JR (célèbre pour ses collages poético-politiques de la Palestine au Kenya), qui met dos à dos une vue de Los Angeles et le visage d'un marginal qui hante les rues de la ville, comme deux faces d'un même paysage urbain. Coût : 30 000 euros.

Que pensent les artistes de la spéculation dont ils font l'objet ? Dans son film *Faites le mur*, l'anglais Banksy, spécialiste des pochoirs pince-sans-rire et provocateurs, se moquait d'un marché capable de faire exploser du jour au lendemain la cote d'un artiste. Une méfiance partagée par d'autres. "J'ai un rapport d'amour-haine avec le marché de l'art, expliquait récemment *Invader*, lors d'une visite dans Paris organisée pour la presse. Moins je mettrai mon nez dedans, mieux ma production s'en portera." Depuis la fin des années 1990, cet artiste hors norme colonise les rues de Paris et d'ailleurs avec ses mosaïques joyeuses et singulières, inspirées de vieux jeux vidéo. Après de longues années de vie de bohème, il est aujourd'hui l'une des figures incontournables du marché. Et expose en galerie sans envisager d'abandonner l'espace public, aventure d'une vie. Rue d'Aboukir, à Paris, il a même posé une pièce initialement conçue pour une galerie et qui n'avait pas trouvé preneur lors de l'exposition...

Faux



Pour lui, comme pour beaucoup, cette porte ouverte sur le marché est l'occasion de vivre de son art. Et donc de continuer à l'offrir à tous. "Certains pensent qu'exposer en galerie est une trahison du street art, mais nous le faisons pour avoir de l'argent pour pouvoir coller dans la rue !" raconte Ella. Avec son compagnon Pitr, cette

artiste de Saint-Étienne hante les rues avec des papiers collés, poétiques personnages qui défient avec force les lois de la pesanteur. Ils sont actuellement exposés à la galerie Le Feuvre. "On ne crée jamais une œuvre pour une galerie sans en coller deux ou trois dans la rue. Ce sont deux pratiques qui s'enrichissent l'une l'autre."

32,713 people like Le Point.fr.



Facebook social plugin

Suivre @LePoint 17,8K abonnés

Le Point.fr sur Google+ Suivre le flux...

Rechercher un spectacle

Spectacles / Artistes :
Thèmes : Tous les thèmes +
Régions : Toutes les régions +
Ville :
Salle :
Date de début : (jj/mm/aaaa)
Date de fin : (jj/mm/aaaa)

RECHERCHER

EN VENTE ACTUELLEMENT

Le Point n°2090
03 Octobre 2012

Grand Angle
Le Point



- Sommaire
- Édition digitale
- S'abonner
- Présentation
- Acheter en ligne
- Tous les hors-séries

Top des livres

Les meilleures ventes de la Fnac

1 Steve Rowland
Richard Guérineau

2 Dami's autobiographie
Mélanie Georgiades

Ces gens-là

11h36 La fin du purgatoire pour Kristen Stewart

L'opportunité aussi d'une reconnaissance, pour des artistes qui créent souvent depuis plusieurs décennies. "N'oublions pas que Basquiat ou Keith Haring ont fait leurs premiers pas dans la rue, pour séduire les galeries", rappelle encore Yves Suty: Revers de la médaille ? Cet intérêt croissant peut mettre en péril les œuvres créées pour la rue, certains les en arrachant en espérant les revendre. Elles n'ont pourtant aucune valeur en salle des ventes. Banksy a créé un organisme d'authentification, Pestcontrol, qui refuse les œuvres prélevées sur le terrain. Pire, des faux ont récemment circulé dans plusieurs ventes publiques, comme le révélait le magazine *Graffiti Art* dans son dernier numéro : à l'automne, l'artiste JonOne a ainsi fait retirer de la vente plusieurs toiles qui lui étaient faussement attribuées. La rançon de la gloire ?

(1) *Prophètes de la chapelle Saint-Louis*, C215, hôpital de la Pitié Salpêtrière, 47 boulevard de l'Hôpital, 75 013 Paris. <http://www.artaq.fr/>

(2) *Du mur à la toile*, Artkraft Galerie, 28 rue Chaptal, 75 009 Paris, du 11 avril au 5 mai.

(3) *Celui qui volait les étoiles pour les mettre dans sa soupe*, Ella et Pitr, galerie Frank Le Feuvre, 164 rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75 008 Paris. <http://www.galerielefeuvre.com>

Crédits photos : Shuck One ©cyberceb, Ella et Pitr ©galerie Le Feuvre, Kokian © Renaud Aumalre, Magda Sayeg

J'aime 325 Envoyer

Partager :

ARTS RSS Arts

- "L'extase de saint François" du Caravage ou la pointe de l'avant-garde
- Parisienne et fashion
- À la mode impressionniste
- Karl Lagerfeld : "J'adore l'allure de la Parisienne impressionniste"

Tous les articles - Arts »

- 10h52 Les époux Obama fêtent leurs 20 ans de mariage avec quelques jours de...
- 20h33 Polémique après la sélection de Lou Bohringer dans un concours de scénarios
- 20h33 L'acteur Didier Bourdon convie à adopter un animal à la SPA ce week-end
- 20h33 Grande-Bretagne: le prince Charles hérite de 688.800 EUR de personnes...

Toute l'actualité en direct »

Sélection PureShopping

mode	deco	hightech	promo
< Précédent			Suivant >
			
Pull coton... Jules 35.99€	Chaussures... Levis 120.00€	Serviette... Duolynx-Wy 58.00€	
			Trouver Top des recherches

PureShopping

Un conseiller à votre service
Tarifs préférentiels
Virements internationaux gratuits

Découvrir nos services

BNP PARIBAS
PRIORITY

HÔPITAUX

ACTUALITÉ · Culture · Arts RSS

Le Point.fr - Publié le 02/04/2012 à 17:12 - Modifié le 03/04/2012 à 15:32

Shuck One, la mémoire du graff

Les oeuvres du graffeur seront au Stade de France dans le cadre d'une exposition collective. Portrait.



Shuck One dans son atelier. © Cybercité

J'aime 75 Envoyer



À ne pas manquer

Bernard Arnault entre dans la télévision

Par Emmanuel Berrotta

WikiLeaks, Anonymous, écologie, Ruffin met les pieds dans le plat

Par Margaux Duquesne

Axelrod, l'homme qui a fait Obama

Par Hélène Vissière

Par SOPHIE FUJAS

"Je ne veux pas être doux", annonce Shuck One, tout sourire. "Dans la création, je crois en une forme d'agressivité positive, non violente." Dans son vaste atelier de Choisy-le-Roi, des giclées de peinture au sol, sur les murs et jusque sur les chaussures de ce pionnier du graffiti trahissent l'effervescence d'une création dotée d'une puissante énergie. Aux murs et par terre, quelques dizaines de toiles, toutes récentes. Par la fenêtre, la rumeur des trains de banlieue, qui renvoient Shuck One à ses débuts.

Originaire des Antilles, il a découvert le graffiti avec les inscriptions indépendantistes sur les murs, point de départ d'une conscience politique et identitaire aiguë. Arrivé à Paris en 1984, il s'immerge dans le monde des tagueurs, encore à ses débuts. Il s'en souvient comme d'une période d'intense euphorie. Stations de métro, trains, il fait avec ses amis des descentes nocturnes, qui leur vaudront quelques passages par le poste de police. "Les gens qui n'ont pas connu cette période ne peuvent pas comprendre l'insouciance qui était la nôtre, cette volonté d'exister dans la société à travers ce mouvement naissant." Au début des années 90, il crée un groupe, Basalt, qui oeuvre à la reconnaissance du mouvement graff. En parallèle, il construit sur toile son style propre et impose son nom dans le milieu

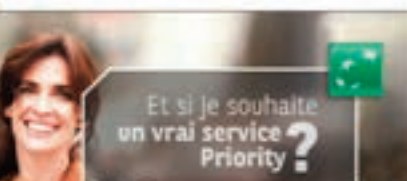
de l'art. En 2007, le ministère de la Culture lui commandait ainsi une installation au Palais-Royal. On verra son travail au sein d'une exposition collective au Stade de France à partir du 3 avril. Urban Art, Stade de France, du 3 avril au 30 mai. Une dizaine d'oeuvres de Banksy, Shepard Fairey, Shuck One...

Lire notre article "Le street art sur tous les terrains"

Culture

- 06h35 Les fans de Johnny Hallyday lui font un triomphe à New York
- 22h01 Une toile de Rothko vandalisée dans un musée à Londres
- 15h09 Paris, musée d'Hollywood
- 13h23 Julio Iglesias en concert en Guinée équatoriale: 750 euros la place
- 13h16 "L'outrenoir" offre encore au peintre Pierre Soulages "une infinité de..."
- 12h04 Balade au fil de l'eau et du temps sous la pluie pour la Nuit Blanche 2012

Culture : l'actualité en direct »



Virements internationaux gratuits

BNP PARIBAS

ABONNEZ-VOUS À LA NEWSLETTER

Entrez votre e-mail pour recevoir l'actualité

OK

En images Culture



Tous les diaporamas Culture »



Le Point.fr on Facebook

la Repubblica

Fondatore Eugenio Scalfari

Direttore Ezio Mauro

Anno 35 - Numero 133 - € 1,00 in Italia

domenica 6 giugno 2010



Castel Sant'Angelo

Colori e spiritualità con i graffiti di Shuck

LA PROCESSIONE del Corpus Domini tra i graffiti di uno dei più celebri writer internazionali. Sarà una funzione, a dir poco, particolare quella che prenderà vita oggi pomeriggio alla Chiesa di Santa Maria del Rosario, in Prati.

Un misto di religiosità ed arte per sposare in pieno la filosofia del progetto "Vinculum Lucis" nato dall'incontro del parroco Graziano Lezziero con il writer francese Shuck e il ballerino Alosha, artista che dell'hip hop americano ha fatto la sua bandiera.

"Vinculum Lucis", si diceva. Proprio la luce sarà la protagonista anche della serata, quando alle 22 il lato destro di Castel Sant'Angelo si trasformerà in un enorme graffito. A riempire la notte di colore (padrino dell'evento il ballerino Raffaele Paganini) ci penserà la proiezione video di una delle opere di Shuck. Immagini accompagnate dalla musica per pianoforte di Michelangelo Biagiotti e dall'esibizione di Alosha e i suoi ballerini. «La manifestazione nasce principalmente come iniziativa socioculturale — spiega-

L'iniziativa culturale "Vinculum Lucis", che vuole promuovere arte e spiritualità si svolgerà stasera a Castel Sant'Angelo



no gli organizzatori — promuove l'arte e l'incontro tra ragazzi socialmente disagiati che con la caparbietà del loro insegnante di danza, Alosha, sono riusciti ad esprimere il loro talento».

Ma il talento di Shuck è già sotto gli occhi di tutti, il writer — simbolo della prima generazione dei graffiti francesi, con atelier nel palazzo dei Beni culturali di Parigi — due giorni fa sul sagrato della chiesa di Santa Maria del Rosario in via degli Scipioni si è messo al lavoro. Con bombolette spray e colori ha dato il via a una composizione pittorica di quasi due metri e mezzo, realizzata con tecniche miste e con la collaborazione di alcuni ragazzi del Dsm di via Montesanto, il centro di igiene mentale. L'opera resterà esposta davanti alla chiesa fino al 25 di giugno.

(al. pa.)

Chiesa di Santa Maria del Rosario e Castel Sant'Angelo
Oggi alle ore 15 e alle ore 22

fuori roma

SUBIACO

Alle ore 21 "Goose di splendore" omaggio a Fabrizio De André organizzato da Anime Salve Group. Partecipa Luigi Via, musica dal vivo con i C.S.R. e i "Subiaco canta De André".

TREVIGNANO ROMANO

Alle ore 18 presso l'ass. cult. La Fontana di via Garibaldi 35 concerto conclusivo della rassegna "Dialoghi in Musica" con il Nave Ensemble: Preman Tadayon strumenti tradizionali persiani, Paolo Modugno percussioni e Martina Pelosi voce.

SERMONETA

Oggi si conclude il "Maggio Sermonetano": dalle 17.30 musica e spettacoli di strada, alle 18 al Museo Diocesano "Storia della stregoneria politica" a cura di Alessandro Lusana. Alle 18.30 in corso Garibaldi degustazione di vini e prodotti tipici. Kermesse finale dalle 20 al Castello Caetani con il concerto di Enza Pagliaro.

ARDEA

Alle ore 15 presso la Raccolta Manzù verrà assegnato il Premio Alcone d'Oro per la migliore interpretazione del segno misterioso trovato negli scavi archeologici del santuario di Ardea. In via Laurentina km 32.

MONTELIBRETTI

Da oggi si terrà la XII edizione della Festa di Primavera dedicata ad una rievocazione storica rinascimentale che si concluderà domenica prossima con il Palio degli Arcieri.

appuntamenti

ROMA NASCOSTA

Si concludono oggi i "percorsi di archeologia sotterranea" con numerose visite guidate a siti generalmente poco accessibili e al costo di 5 euro (previa prenotazione). Programma completo allo 063608 e su www.zetema.it

RACCONTI ITALIANI

Alle ore 19 al Teatro dell'Orologio in via dei Filippini 17/a viene presentato il libro di Antonio De Benedetti "E nessuno si accorse che mancava una stella". Interventi critici di Paolo Di Paolo e Marco Onofrio. Letture a cura di Emanuele Salvo e Anna Vico.

ATTUALITÀ POLITICA

Alle 19 da Bibi in via dei Fienaroli 26 L'Ass. 2 Aprile '95 per l'Ulivo presenta un incontro su "Intercollazioni e libertà di stampa" con Antonio Padellaro e Paolo Butturini.

GIALLO VENEZIANO

Domani alle 11.30 alla Facoltà di Economia dell'Università di Tor Vergata incontro con Marco Tesi, autore del libro "La colonna d'infamia".

RENDEZ-VOUS ITALIA-FRANCIA

Giovedì 10 a Palazzo Farnese si parlerà de "Il posto delle donne in Italia e in Francia: la sfida del patto" con Simonetta Malone, Jean-Marc de La Sablière, Marie-Jo Zimmermann, Luisa Santolini, Luisa Todini e Michèle Fitoussi. Prenotazioni entro domani allo 06 46011412.

Big Gym Village Via delle Tre Fontane 7, Eur, dal 9 giugno all'8 agosto, 06-44291398, www.biggymlife.it

MUTEEN

JALONGALLERY.COM

NOUVELLE FORMULE

MODE

QUELLE
GOSSIP GIRL
ÊTES-VOUS?

SPÉCIAL BEAUTÉ

AFTER PARTY &
SHOPPING ARTY

VIP

LÉA SEYDOUX
LA BELLE ÉTOILE
DES CHIENS
TRÈS PEOPLE

FILLE DE...

- I BLAME COCO: L'HÉRITIÈRE DE STING TROUVE SA VOIX
- ENFANTS DE STARS: ILS SONT PARTOUT!
- DUEL: LOURDES CICCONE vs FRANCES COBAIN

Modèle: Léa Seydoux © Warner Bros.
pour une charmante Céline, une veste
The Kipling et une cravate Kilburn



LE BRUIT DES BOMBES

Expo Après l'exposition "Cryptogrammes urbains", le writer Shuck One (qui a la particularité de mélanger graffiti et peinture abstraite) récidive à la Nicy Gallery avec une série d'œuvres inspirées par un objet emblématique de cet art de rue, la bombe aérosol. Des esquisses sur de petits formats inhabituels ont été exécutées avec des techniques mixtes (collage, spray, peinture acrylique, marqueur...) ainsi que de véritables sculptures en verre de Murano réalisées dans l'atelier d'un maître verrier. Sous pression? Abstraction... M.R.

*"Press It" de Shuck One, du 8 octobre au 2 novembre à la Nicy Gallery, 40, rue de la Tour-d'Auvergne, 75009 Paris.
www.nicytown.com*



DESIGN

Le confort et l'utilité d'abord !

Acheter une chaise originale, c'est bien, mais il faut pouvoir s'asseoir dessus ! « La tendance actuelle est au design que l'on comprend », lance Fabien Naudan, directeur du département design à Artcurial. L'artiste François d'Azambourg illustre ce phénomène. Bien ancré dans son époque, il travaille avec des équipementiers automobiles, mais il a aussi créé une chaise pesant une centaine de grammes en fibres de lin tissées grâce à des technologies avancées, accessible à partir de 1 000 ou 1 500 euros.

Parmi les autres artistes à suivre, on compte certains jeunes formés à l'Ecole cantonale d'art de Lausanne, tels Alexis Georgacopoulos, Michel Charlot ou Big Game. Leurs œuvres se vendent entre 200 et 1 000 euros. Chez Christie's, Philippe Garner, directeur international des départements arts décoratifs du XX^e siècle, design et photographie, met l'accent sur des designers des années 70, comme Ettore Sottsass : « C'est un génie dont les prix restent abordables : on trouve des

vases en verre à partir de 2 000 euros. » Et de citer aussi Roger Tallon ou Pierre Paulin, qui vient de mourir et dont on peut trouver un meuble réalisé en petite production à partir de 1 000 euros.

Dans une catégorie de prix plus élevés, se procurer une création de la superstar australienne Marc Newson ne relève pas tout à fait du rêve. S'il arrive à vendre des chaises à plus de 1 300 000 euros à Londres, « on peut encore se procurer des pièces à moins de 100 000 euros, explique Fabien Naudan. Mais cela va devenir de plus en plus difficile, car l'artiste ne veut plus dessiner. » L'expert d'Artcurial cite aussi le septuagénaire Ingo Maurer. Certaines pièces de ce créateur de lumière partent à 300 000 euros, certes, mais d'autres ne dépassent pas 2 000 ou 3 000 euros.



La chaise Véro
Nice Balsa,
950 grammes,
François
d'Azambourg
(2002)

ART GRAFFITI

A chaque pays ses stars du street art



Organes Scientifique's, Shuck One (2001)

Le street art est l'un des derniers mouvements de l'art contemporain – en fait, le dernier du XX^e siècle et le premier du XXI^e –, estime Arnaud Oliveux, spécialiste en art contemporain à Artcurial-Briest-Poulain-F'Jagan. Assez en retard par rapport à l'Allemagne, aux Pays-Bas et à la Belgique, la France est actuellement en phase de rattrapage.

Aujourd'hui, sur toute la planète, des artistes prometteurs sont encore abordables, estime Arnaud Oliveux. Si les œuvres de JonOne, graffeur américain installé à Paris, atteignent des records en ventes publiques, d'autres artistes sont à suivre. Ainsi, les œuvres de Shuck One se vendent à partir de 2 000 euros et grimpent jusqu'à 13 000. Depuis cinq ans, Speedy Graffiti voit ses pièces s'arracher entre 7 000 et 12 000 euros. Les artistes brésiliens Os Gemeos et Nunka explosent, avec des œuvres inspirées des traditions

populaires de leur pays. Les créations de Nunka se vendent jusqu'à 11 000 euros en galerie (toile de 190 x 150 centimètres), et celles d'Os Gemeos se négocient jusqu'à 21 350 euros dans les salles de vente, beaucoup plus dans les galeries. A Barcelone, SixeArt laisse partir ses travaux à partir de 4 000 euros. A suivre de près aussi, poursuit Arnaud Oliveux, l'artiste Blu, en Italie, et la jeune Swoon, aux Etats-Unis. Leurs prix s'échelonnent de 10 000 à 30 000 euros.

Quant aux pochoiristes, Jef Aerosol vend ses créations autour de 4 000 euros pour des formats de 100 x 100 centimètres, et ses œuvres grimpent jusqu'à 10 000 euros dans les ventes aux enchères. Enfin, très médiatisée par la campagne de Barack Obama, Shepard Fairey s'affirme également comme un artiste à suivre. Ses œuvres s'arrachent dans les galeries (de 5 000 à 20 000 euros).



Paris Capitale

Paris Guide in English

Insolite
Tags et graffs
au Grand Palais !

Mode masculine
Le printemps
de l'homme

**Le Viaduc
des arts**
Sur la voie de la
mode et du design

de Grisogono
L'hommage
à la couleur

Horlogerie-Joaillerie
**Une déferlante
de nouveautés**

80 RESTAURANTS
adresses capitales

Bombes au Grand Palais !

Le Street Art bien au chaud sur les cimes du Grand Palais : voilà ce que nous propose Alain-Dominique Gallizia, architecte chic et mécène avisé, qui a demandé aux cent cinquante graffeurs qui comptent actuellement sur la planète, de réaliser chacun une double toile. Une collection étonnante, haute en couleur, exposée dans un lieu qui l'est tout autant.

Jean-Marie Dubois



La galerie sud-est du Grand Palais, un vaste espace en travaux de 700 m² sous verrière, qui deviendra d'ici deux ans un lieu d'événementiels, accueille jusqu'au 26 avril les 300 tags et graffs commandés par Alain-Dominique Gallizia.

Imaginez le volume de la galerie des Glaces à Versailles mais sans aucun décor, avec des murs décrépis : voilà, vous êtes dans la galerie sud-est du Grand Palais, un espace de 700 m² couronné d'une verrière, totalement inconnu du grand public. Des travaux y sont en cours, c'était donc l'endroit rêvé pour exposer tags et graffitis, comme un clin d'œil aux bas-fonds du Bronx et de Harlem où ces deux formes d'expression artistique sont nées. L'effet est saisissant, inédit. Sur deux longues cimaises noires,

des dizaines de toiles de taille identique s'alignent sur quatre rangées, créant une explosion de couleurs à couper le souffle. Ce vrai coup médiatique, arrivant à point nommé dans un monde en plein doute sur les valeurs de l'art contemporain, est le fruit d'un travail raisonné et méthodique, savamment orchestré par un homme peu ordinaire, Alain-Dominique Gallizia. Architecte de formation, baladant d'appartements luxueux en villas de rêve son physique d'aristocrate italien élégant et agité, rien ne semblait le destiner à accueillir le gratin du graff mondial dans les 700 m² initialement prévus pour héberger son agence d'architecture à Boulogne-Billancourt. Oui, mais voilà, il l'avoue tout de go : « J'étais totalement novice, je suis arrivé naïf, mais avec quand même l'œil d'un artiste, car en tant qu'architecte, je me considère comme un membre à part entière du Street Art ! » Ennuagé par les façades haussmanniennes et désolé par la prise de risque quasi nulle des architectes et des stylistes de la vie quotidienne, ce rebelle caché rencontre il y a trois ans Jean-Luc Duez, cet artiste bien connu des Parisiens pour le mot "Amour" qu'il écrit partout sur les murs et les trottoirs. Après lui avoir commandé une toile sur ce thème, l'idée jaillit : « Il fallait recueillir et sauvegarder cet art sauvage et éphémère en offrant aux graffiti artists un support pour »



Shuck One dans son atelier
"La Paloma" à Bagnolet.

INTERVIEW

Shuck One au top !

A 38 ans, le charismatique tagueur des lignes 2, 9 et 13 du métro parisien, cofondateur de Basalt et recordman des enchères consacrées au "Street Art" par Artcurial, expose au Grand Palais. Une consécration qui aiguise le combat engagé de cet artiste né à Pointe-à-Pitre.

voire histoire, votre culture : il faut évoluer avec différents symboles. Mon écriture reprend toujours les maux de notre société. Arriver au Grand Palais n'est pas une finalité. J'ai déjà exposé sur toile en 2006 dans les jardins du Palais-Royal pour le ministère de la Culture avec Etat d'Urgence. L'œuvre, A chacun son 11 septembre, trace un parallèle entre le 11 septembre 1973 (coup d'Etat contre Allende) et le 11 septembre 2001. C'est

Mon obsession dans le graffiti est de reprendre inlassablement la gestuelle ancestrale et répétitive des esclaves dans les champs de maïs ou de coton. Une symbolise une dynastie, une odyssee : le meilleur et l'unique !

Qu'espérez-vous de la notoriété du Grand Palais ?

Cela contribue à augmenter la connaissance de mon œuvre, cela me permet de participer à des foires d'art contemporain internationales où j'expérimente la sculpture comme à Johannesburg, la vidéo ou des installations.

A Polytechnique, le Medef vous a commandé une œuvre sur bois de 40 mètres, Think Big, inspirée du logo d'Hollywood. Comment vous rêvez-vous dans dix ans ?

J'aimerais créer une œuvre toujours tranchante qui apporte du plaisir aux gens et de l'espoir aux jeunes du ghetto dont je suis issu. Prouver que la réussite est toujours possible, sans haine, sur une mélodie dédiée au métissage, seul moyen de briser les frontières et de vivre en paix. Je ne crains aucune récupération car personne n'aura ma liberté de créer. L'artiste reste toujours libre de son œuvre. La création est un acte libre ! Mon moteur : je rêve d'une Shuck One Fondation aux Antilles pour les miens et les autres avec une école, un style, une liberté de créer. Là, la reconnaissance sera un sésame !

Propos recueillis par Sylvie Gassot

Comment est née l'aventure du Grand Palais ?

Un bonheur simple comme un coup de fil ! On m'a proposé de réaliser une pièce en diptyque sur la thématique de l'amour. Par habitude, j'ai demandé un temps de réflexion, mais l'exhortation du challenge m'a vite séduit... J'avais envie de travailler sur un autre support que le mur, de me confronter à des artistes internationaux et de partager mon univers avec le grand public !

Quelle différence artistique y a-t-il entre le mur et la toile ?

J'en avais marre de l'éphémère, du mur détruit. Mais ce n'est pas parce que l'on est un bon tagueur que l'on est fort sur toile. C'est beaucoup plus difficile. Ce support exige une profondeur en rapport avec

en 1983 à Pointe-à-Pitre que j'ai découvert pour la première fois des inscriptions murales avec des slogans subversifs, signés des indépendantistes. Le graffiti, pour moi, c'est d'abord défendre une cause ! Cela m'a permis de reconstruire mon histoire comme une thérapie. Je me sens très proche de Bob Marley. Ma fusion des calligraphies et des symboles repose toujours sur une mélodie, une rythmique, une émotion, un son, une réflexion et une profondeur.

Que signifie Shuck One ?

C'est mon pseudo, je m'appelle Franck ! Je l'avais avant qu'une amie m'offre Le Peuple du blues de LeRoi Jones dont le héros s'appelle Shuck comme moi. La fiction a rejoint le réel ! Cela m'a conforté dans l'idée que j'étais dans ma vérité.



Shuck One. Diptyque, date 05/08/08, 60 x 180 cm, réalisé pour la collection Alain-Dominique Gallia.



l'éternité. Les rencontres s'enchaînent. Alain-Dominique part à la recherche des précurseurs new-yorkais comme Corn Bread, Taki 183, Seay High 149. Sans doute influencé par son goût de la rigueur et de l'architecture maîtrisée, notre mécène des rues propose à chacun d'eux de venir travailler (contre une rémunération symbolique) dans son atelier. L'objectif est de réaliser une double œuvre sur le même principe : à gauche, une toile de 60 cm de haut sur 180 cm de large, où l'artiste appose sa signature (le tag), et à droite une seconde toile de même format, où il doit illustrer sa vision de l'amour (un graff). Un cadre qui peut paraître bien rigide pour des artistes habitués à bomber à toute vitesse des surfaces interdites (palissades, murs, trains, bus). Pourtant, dans le quasi-luxe, calme et volupté proposé par Gallizia, une créativité nouvelle semble s'exprimer. Durant trois ans, pas toujours dans la plus grande des sérénités (certains refusent, veulent refaire leurs toiles, dénigrent le projet, réclament plus d'argent...), les toiles s'accumulent sur les murs de la Factory de Boulogne. Une collection unique s'est ainsi constituée, un ensemble qu'Alain-Dominique Gallizia a promis de ne pas vendre et pour lequel il nourrit un rêve fou : que le Guggenheim de New York



en fasse une fresque géante, un peu à la manière d'un Andy Warhol avec ses portraits également exposés en ce moment au Grand Palais. Vanité des vanités...

Les marchands d'art en embuscade

Celui qui est désormais surnommé dans le milieu du tag new-yorkais "Little Crazy Froggy" a maintenant dans son écurie des célébrités comme Blade, Crash, Quik, Jay One, Shuck One, Seen, Taki 183, Toxic ou Jonone. De quoi rendre jalouses les quelques galeries parisiennes qui ont fait le choix du graff comme Magda Danysz, mais qui doit ravir la maison Artcurial et son spécialiste du graffiti, Arnaud Oliveux. Ce dernier, à l'origine d'une vente mémorable de tags en 2008 qui rapporta 450 000 € pour 80 œuvres, en prépare une nouvelle pour juin prochain, tandis que tout l'été la Fondation Cartier pour l'art contemporain vivra au rythme des bombes, tags et graffs pour une gigantesque exposition émaillée de nombreux happenings. L'exposition du Grand Palais a au moins ce grand mérite de donner à chacun la possibilité de se faire un avis. Derrière, le marché de l'art en déroute est aux aguets, tout ébloui par cet art à la base gratuit, a priori sans culture et purement identitaire. Aloes, dépêchez-vous, les impressionnistes du XXI^e siècle sont peut-être là, sous nos yeux. Les Kahnweiler et Durand-Ruel d'aujourd'hui rôdent, eux, depuis déjà longtemps...

De haut en bas, les diptyques de Psykore, Quick et Crash. Chacun a apposé sa signature (le tag) sur le panneau de gauche et son interprétation du thème de l'amour sur le panneau de droite. Des toiles mesurant chacune 180 x 60 cm, et exposées avec 294 autres dans la galerie sud-est du Grand Palais. Ci-contre, détail du diptyque de Psykore. REPORTAGE DE PIERRE GUYEN

Le TAG au Grand Palais. Collection Gallizia. Grand Palais. Galerie Sud-est. Porte H. Avenue Winston Churchill, 8^e. Tous les jours de 11 h à 19 h. Nocturne le mercredi jusqu'à 23 h. Jusqu'au 26 avril. Entrée : 5 €. www.tagaugrandpalais.com



Comme dans l'art classique, il y a des courants, des maîtres, des écoles dans l'univers du graffiti.

Culture. Tags et autres graffittis font partie du paysage quotidien, ayant depuis de nombreuses années investi les rues de nos villes. Ils entrent aujourd'hui au musée...

Le street art s'invite au Grand Palais



Le "street art", connu aussi sous le nom de tag, graffiti, urban art, etc., était à sa naissance, il y a 40 ans à New York, un art rebelle. Les taggeurs ont depuis investi galeries et salles de ventes, et s'offrent jusqu'à 26 avril, les cimaises du Grand Palais à Paris.

Le graff est un "art éphémère", dit Alain-Dominique Gallizia, "j'ai voulu faire un recueil d'œuvres et les mettre à l'abri du temps", dit à l'AFP cet architecte, alors que se tient "le TAG au Grand Palais", une exposition de sa collection réunie depuis trois ans.

Quelque 150 œuvres signées de 150 artistes, pour la plupart des États-Unis et de France, sont exposées dans une galerie du Grand Palais dont les murs, en attente de rénovation, collent parfaitement au thème.

Les graffeurs s'appellent de leurs drôles de noms, Ghost, Fist, Reso, Lek, Quik, Blade, Nasty, Take 5, Delta 2, Psychoze, Popay, Jaye, du temps où les pseudonymes étaient rendus nécessaires par le travail clandestin du taggeur sur sa rame de métro.

Quelques uns sont des figures quasi mythiques du monde du graff, souvent américains, et aujourd'hui âgés de 50 ou 60 ans: Rammellzee, qui se promène en

tenu de camouflage et masqué, Toxic, un ami de Jean-Michel Basquiat mort en 1988, Seen, pionnier du mouvement dont le corps est couvert de tatouages.

Ils ont tous commencé à onze, douze ou treize ans, à signer leurs noms sur les murs ou les parapets des métros, pour sortir de l'anonymat, de leur condition de jeune défavorisé, de la tristesse de leurs quartiers.

"Dans le graf, c'est toi qui fais ton histoire", dit Toxic, 44 ans, qui a choisi ce pseudonyme parce que "mon style était mortel", dit-il en riant. "J'étais un noir, pauvre, habitant le Bronx. J'ai trouvé mon nom, mon style et j'ai commencé à écrire mon histoire", ajoute-t-il.

Shuck, 38 ans, a découvert le graffiti en arrivant à Paris de Pointe-à-Pitre, où il avait été saisi par "le côté subversif" des slogans sur les murs.

Depuis, il a réalisé une installation pour le Palais Royal, exposé dans des musées, vendu une œuvre pour les collections nationales. Les "musées ont besoin d'un coup de frais", dit-il.

Il est "acquis que le mouvement graffiti est un mouvement artistique", dit Naïlia Nourkhaeva, directrice de la galerie Onega à Paris, spécialisée dans le street art.

Depuis longtemps à New York, à Londres ou au Brésil. "En France, le mouvement prend de l'ampleur depuis deux ans", dit-elle.

C'est "un art qui évolue", renchérit M. Gallizia qui, pour en garder la mémoire, a demandé aux artistes de réaliser une œuvre sur l'amour. "Comme dans l'art classique, il y a des courants, des maîtres, des écoles", dit-il, comme Taki, qui a inventé le tag, les maîtres du "wild style", aux lettres entrelacées, ou du "bubble", l'écriture un peu ronde.

Dans "l'esprit des gens, on pense encore vandalisme", dit Arnaud Oliveux, expert chez Artcurial qui a déjà organisé deux ventes sur ce thème, mais "il y a une vraie demande de la part des collectionneurs, notamment des jeunes qui ont grandi avec les graffitis sur les murs".

Le prix d'une œuvre ancienne d'un artiste coté peut atteindre les 50.000 euros, une pièce plus récente dans les 15.000 ou 20.000.

La plupart des artistes font toujours le va et vient entre la rue et l'atelier. "Ils ont besoin de l'adrénaline du travail dans la rue", dit Mme Nourkhaeva, "mais ils le font cette fois ouvertement", dit-elle.

FABIENNE FAUR

(www.tagaugrandpalais.com)



ShuckOne

résonance graphique

par : 20 ans
graphisme : 10 ans
réalisation : 10 ans
des idées : 10 ans
c'est-à-dire : 10 ans

ShuckOne : 10 ans
avec : 10 ans
dans : 10 ans

10 ans de graffiti

À la dernière vente aux enchères d'art urbain chez Artcurial, au milieu des célèbres artistes américains, un Français, Shuck One, a fait son entrée sur la scène. Son œuvre, intitulée "Le jeu", œuvre sur toile de 2001, a battu des records et a été adjugée 10 000 €. Pendant cette vente, alors que les enchères se poursuivaient, je me suis souvenu des premières peintures que j'avais vues de lui. C'était au début des années 90, du côté de la porte de Cléry, sur les murs qui bordent la Petite Ceinture. Avec son crew, Basalt, il balayait des fresques monumentales colorées aux lettres "wildstyle" et personnages réalistes qui ont marqué mon imagination. Et je me suis dit, en me amusant, que des murs de la PC au galerie d'art, il n'y avait qu'un pas ! Mais un pas de presque vingt ans tout de même ! Retour donc sur le parcours de cet artiste engagé et prolifique.

La création de Shuck pour les graffs remonte au début des années 80 avec les revendications murales qu'il a vues aux Antilles. C'est ya tout ça qu'il a eu l'idée de venir peindre les graffs et qu'il a commencé avec lui comme un langage précis en arrivant à Paris. Le graffiti est cette expérience artistique qui est devenue un langage et qu'il a cherché à développer dans une réflexion autour du mode de vie parisien. Comme la culture du graffiti est née en France, et surtout dans le rap. Quel usage en faisait-il ? Son implication dans l'art du graffiti est une vraie aventure qui démarre très vite, dès son arrivée à Paris. Très présent dans le hip hop, il fait rapidement partie des personnages qui comptent dans ce milieu. Il exprime avec conviction son éloignement comme dans la suite logique de ses propres expériences. Cette culture est en lui, au passé comme au présent. Retour mural de ce mouvement underground des années 80, il ne dispute une figure incontournable. Il a lancé une image forte à travers ses portraits murales dans une ville en pleine ébullition.

Pendant cette période de créativité intense, il fonde Basalt, un groupe dont la vocation est de faire passer de la culture et de son art au sein des humains. En 1995, Basalt se dissout. Shuck se donne d'intensifier de plus près à la philosophie dont il se nourrit également de qu'il aime avec les références culturelles. Il se progressivement développe son discours sur le rôle qu'il a joué dans le graffiti dans l'évolution de l'industrie. On lui doit l'invention du "graffi art", développement d'un travail sur toile ayant été qu'il appelle "une résonance graphique", qui exprime l'âme même du graffiti. Il passe des heures complètes à composer des compositions suspendues et d'aligner les éléments identiques. Il est toujours guidé par cette sensibilité et cette conscience de l'œuvre. Son approche est à la fois à travers ces fondamentaux de la culture, pour approcher les arts, la science, la philosophie, la littérature, la musique, la peinture, la sculpture, la danse et d'innombrables autres domaines. Shuck One est un artiste qui ne se contente pas de peindre, mais qui cherche à transmettre une vision du monde et une manière de vivre.

Shuck One



metro



GRAFFE PAR *Shuck*

PARIS

jeudi 15 octobre 2009

n°1664

www.metrofrance.com

Lire l'interview
du graffeur
Shuck One
page 16

Les activistes dans le viseur



► Les récentes violences de Poitiers ont souligné l'impuissance de la police face aux groupuscules ► Brice Hortefeux veut créer un fichier pour recenser les éléments radicaux (page 02)

Ile-de-France

Une grève perturbe le trafic à Orly-Sud

De nombreux vols ont été annulés à la suite d'un mouvement des personnels au sol. Ils manifestent leur inquiétude quant à l'avenir de leurs emplois (page 12)

TVA : les restaurateurs sous pression

Le gouvernement a lancé un ultimatum pour qu'ils baissent leurs prix (page 04)

Des Bleus à l'aise



Henry et ses coéquipiers se sont facilement imposés 3-1, hier face à l'Autriche (page 22)

Derniers billets à saisir avant Grande Vitesse.

-60% à -70% VERS AMSTERDAM, COLOGNE ET BRUXELLES

En vente jusqu'au 19 octobre sur www.thalys.com

Réductions pour des voyages entre le 9 novembre et le 12 décembre, sur le prix HighLife, valables sur certains trains et classes de confort, sous réserve de disponibilité. Billet non échangeable et non remboursable.

THALYS



Prochainement

Susan Boyle dans les bacs

Susan Boyle, lauréate de l'émission "Britain's Got Talent" au Royaume-Uni, sortira son premier album, *I Dreamed a Dream*, le 23 novembre prochain.



Top/Flop

Chris Pine

Révéle dans *Star Trek*, de J.J. Abrams, l'acteur américain reprendra le rôle de Jack Ryan. Il succède à Harrison Ford, Alec Baldwin et Ben Affleck et aurait été préféré à George Clooney.



Cecilia Bartoli

La diva italienne prend la tête du classement hebdo des meilleures ventes d'albums. Elle détrône Mika et son album *The Boy Who Knew Too Much*.



Courtney Love

La veuve de Kurt Cobain doit près de 325 000 dollars (218 200 euros) d'impôts à l'Etat de Californie. Selon son avocat, cité par TMZ.com, la chanteuse aurait "l'intention de tout payer".



Liam Gallagher

Dans le *Daily Mail*, le chanteur d'Oasis en profite pour casser une fois de plus son frangin Noel. "Il n'a aucun sens de la mode, il porte des cardigans comme s'il était le fils de Liz Hurley".

Sur le Web

Le Club des incorrigibles optimistes, Jan Karski, Contrebande, Douze écrivains américains : la sélection livres de la semaine sur metrofrance.com/livres



L'interview



► Shuck One exposera prochainement ses œuvres au Palais de Tokyo et chez Artcurial.

► Graffeur depuis 24 ans, Shuck One est passé des souterrains du métro aux galeries les plus branchées ► A l'occasion de son exposition à la Nicy Gallery à Paris, l'artiste a graffé notre journal ► Entretien



Comment est née l'envie de vous lancer dans le graffiti ?

J'ai quitté les Antilles pour Paris alors que les indépendantistes, les Freedom fighters, menaient un combat à la fois ethnique, identitaire et politique en écrivant notamment des messages sur les murs. Dans la capitale, j'ai découvert les tags avec le hip-hop et les graffiti. J'ai eu envie d'adhérer à ce mouvement. Je suis devenu alors Shuck One, "décortiquer, éplucher" en anglais.

Vous êtes aussi surnommé la Légende ou le King du métro. Pourquoi ?

J'ai fait mes débuts dans le métro. Puis j'ai cartonné, avec mon groupe DCM, les lignes 2, 9, et 13, d'un bout à l'autre. Plus on voyait notre nom dans les souterrains,

plus la jouissance était grande. Le métro était pour nous le lieu du crime, nous agissions par pulsion.

"Partir du métro, être reconnu comme un king (...) c'est une émancipation au niveau de la personne."

SHUCK ONE

Petit à petit, nous avons eu une reconnaissance dans l'underground... Entre 1988 et 1990, nous sommes devenus les Kings. Pendant dix ans, le métro ça a été mon territoire.

Ça vous a créé des ennus ?
Non, je n'ai jamais été ar-

rêté, je n'ai jamais eu d'amende. Mais j'ai eu de belles courses-poursuites. A quelque chose près, je pouvais me faire choper, mais j'avais toujours le bon timing pour échapper aux griffes de la police.

Vingt ans plus tard, après le métro, vous exposez en galerie...

C'est une mutation. Partir du métro, être reconnu comme un king, passer au graffiti, c'est une émancipation au niveau de la personne. Ça a commencé en 1991 au palais de Chaillot, puis il y a eu Artcurial en 2008, aujourd'hui la Nicy Gallery et bientôt le Palais de Tokyo, Artcurial et l'Italie.

AURÉLIE SARROT
WWW.METROFRANCE.COM

Bio express

- 1985 : Shuck One commence le tag dans le métro.
- 1987 : Premier graffiti aux États-Unis, à côté d'une base américaine, avec son groupe DCM, Da Criminal Minded, devenu ensuite Dilline Copain Mortel.
- 1993 : Expose au Musée national d'art contemporain acquisit une œuvre autour du 11 Septembre. Shuck One expose au Palais-Royal.
- 2009 : Exposition du 15 octobre au 26 novembre à la Nicy Gallery (40, rue de la Tour-d'Auvergne, 75009).

PIERRE SOULAGES AU CENTRE POMPIDOU

Après Dali, c'est au tour de Pierre Soulages, géant de l'abstraction, de s'installer au 5ème étage du Centre Pompidou pour une grande rétrospective de son œuvre. 90 ans d'une activité créatrice mise en scène à travers une superbe exposition centrée sur le développement des œuvres du maître de 1946 à

aujourd'hui. Plus qu'une mise en perspective, l'exposition propose une exploration dans le champ mental de l'artiste jusqu'à la fameuse période dite de « noire lumière » où d'étranges reflets lumineux s'amuse sur des fonds monochromes.

Une œuvre singulière à découvrir jusqu'au 8 mars 2010



SHUCK ONE

Représentant de la première génération de graffeurs français, Shuck One est aujourd'hui reconnu comme une figure majeure sur la scène de l'Art Graffiti.

Pionnier du graffiti français, Shuck One s'empare dès 1986 des murs et des artères souterraines de la capitale. Son nom est alors omniprésent sur les lignes 2, 9 et 13, des lignes stratégiques qui lui valent rapidement le titre de « king of subway », mais ouvrent aussi bientôt à la découverte d'un univers artistique plus personnel.

En 1990, dans cette époque de création intense, il fonde l'association Basalt, collectif de graffeurs dont la puissance créative et le dynamisme marqueront

la décennie : l'expression murale gagne alors ses lettres de noblesse sous le regard de la ville entière. Depuis il a réalisé une installation pour le Palais Royal, lorsque le Ministère de la Culture et de la Communication lui confère en 2007 CARTE BLANCHE pour son projet INTROSPECTION, il a exposé dans des musées et il a participé au succès de l'exposition TAG AU GRAND PALAIS en mars et avril 2009 (exposition qui a vu rentrer plus de 80 000 visiteurs en 5 semaines).

En mai 2007 une œuvre majeure « État d'Urgence » a été acquise par le Fond National d'Art Contemporain

*Cryptogrammes urbains
exposition jusqu'au 26 novembre
Nicy Gallery
40 rue de la Tour d'Auvergne
75009 Paris
www.nicytown.com*



AMERICAN NIGHTS 2009 À LA DÉFENSE

Une plongée dans les rues de Los Angeles, « la cité des rêves perdus » jusqu'au 30 novembre, l'espace Moretti, l'espace culturel de La Défense, ouvre ses portes à Erick Ifergan, artiste multiple : scénariste, réalisateur, photographe.

L'exposition « American Nights » vous fera découvrir son univers photographique. Un regard acéré sur Los Angeles et ceux qui la hantent la nuit. A l'occasion du tournage de son long métrage « Johnny 316 », Erick Ifergan s'est plongé dans les profondeurs du downtown de Los Angeles. Cette exposition, au travers d'une série de portraits et de paysages urbains, est celle de la fascination de l'artiste pour cette ville.

Il l'a photographiée comme il la ressent : « La nuit, Los Angeles avec ses personnages inattendus, ses codes et

ses règles devient pour moi la cité des rêves perdus »

De cette immersion, une trentaine de photos de personnages parfois déroutants, parfois angoissants, souvent bouleversants nous font partager son émotion. Loin des clichés habituels, il ne s'agit pas de figurants payés pour l'image, mais d'être bien vivants, marqués par la vie, marqués par la nuit.

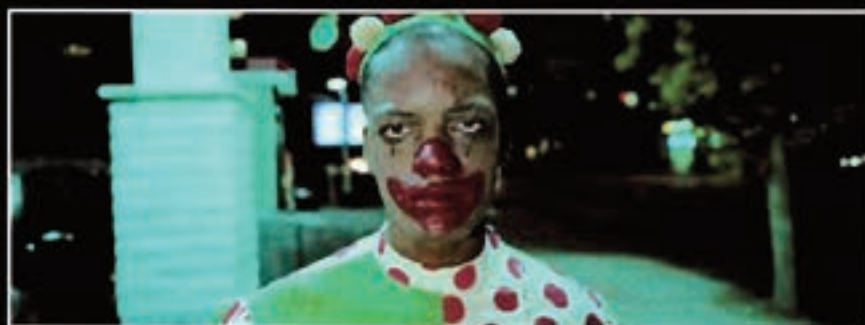
Le rythme est contenu, lent, la lumière vient nous caresser et la fraîcheur du climat est perceptible. Pure poésie, pure féerie sur fond urbain. Une

station de lavage, un parking vide, une entrée de cinéma, une laverie déserte...

Qui parle de voyeurisme ? Erick Ifergan est un « sérial dreamer » qui nous présente ses rencontres et qui compose ses images comme des tableaux, les éclairant minutieusement comme les scènes de films en cinémascope.

L'Espace Moretti est ouvert du lundi au vendredi de 12h à 18h

*(sauf les jours fériés) Entrée libre
2 esplanade Charles de Gaulle
La Défense 1*



ARTWORK

Graffiti
im Palast

OLGA GRIMM-WEISERT | PARIS

Der Mäzen Alain-Dominique Gallizia zeigt seine Sammlung von Graffiti und „Tags“ (Abzeichen der Sprayer) in einem neu erschlossenen Trakt im Pariser Grand Palais. Die fotogene Schau „TAG im Grand Palais“ vereint in einem 300 Meter langen Saal aus rohen Ziegelmauern 150 internationale Künstler der Straßenkunstszene (-264.).

Graffiti existieren in den USA seit den späten 1960er-Jahren. Die mit Farbspray agierenden jungen Stadtvandalen bemalten U-Bahn-Tunnel, Mauern oder Fahrzeugkassen. Form und Inhalt der Graffiti erinnern an die optische Poesie, Kalligrafie, Pop-Art, geometrische Abstraktion, Computer-Bilder und auch an den Surrealismus. Roberto Marra, „Street Art“ fand rasch Eingang in Galerien und Ausstellungen.

Inzwischen sind die „Tagger“ weltweit ein kulturelles Phänomen der Städte. Als solche entdeckte sie Gallizia, Graf von Artois, Spross einer seit 700 Jahren im Sozialhilfe-Bereich tätigen Familie, bei der Betreuung von Obdachlosen. Er wählte die Künstler aus und gab ihnen so einheitliche wie rigorose Vorgaben: als Thema das Wort „Liebe“, als Format eine Leinwand von 60 x 180 cm. Gallizia lädt die Künstler zum Arbeiten ein in seine Architekten-Atelierhalle in Boulogne-Billancourt und übernimmt ihre Kosten. Ob er die bestellten Werke darüber hinaus honoriert, bleibt unklar. Er verspricht, die Sammlung nicht zu verkaufen. Das allerdings bleibt wegen anstiegender Preise abzuwarten. Den höchsten Zuschlag von 1,9 Mio. Dollar erzielte Sotheby's am 14.2.2008 in New York für ein Gemälde von Banksy anlässlich einer von Damien Hirst organisierten Benefiz-Auktion zugunsten der Aids-Hilfe.

Das höchste Ergebnis in Frankreich, wo man „Street Art“ seit 2007 versteigert, fuhr am 18.2.2008 der US-Künstler Crash mit 43.400 Euro ein. Der texanische Franzose ShuckOne folgte weit abgeschlagen mit 20.800 Euro. Für Juni kündigen Artcurial-Briest-Poulain-ETaljan sowie die Auktionsoren Milbon-Cornette de Saint Cyr Graffiti-Versteigerungen an. Die Gallizia-Schau, der eine „Street Art“-Ausstellung in der Fondation Cartier folgt (Juli 2009 bis Januar 2010), heißt eindeutig den Markt an.

Ohne Scham und
Zimmerlichkeit

Köln und Wien feiern Maria Lassnig, die Grand Old Lady der Malerei. Ein Blick auf Werk und Preise, die erst seit 2002 kräftig anziehen.



Gradenlos ist Maria Lassnig mit sich und dem Betrachter in „You or me, du oder ich“ aus der F.C. Flick Collection.

CHRISTIANE FRICKE | KÖLN/WIEN

Das hat wahrscheinlich auf den Zeiger. Kasper König räuspert sich ein wenig, als er dies sagt. Neben dem Direktor des Kölner Museum Ludwig sitzt eine jung gebliebene alte Dame in Turnschuhen: Maria Lassnig, 89, umgeben von gezeichneten Körpergefühlen und Bewusstseinsbildern. Ihr „Selbstporträt im Möglickeits-Spiegel“ (2001) hängt in Sichtweite, ein knochiges Gesichtsfragment, das sich weit wie ein ausgeschlagener Lappen. Nicht weit entfernt kann man sehen, was sie aus dem Thema 50 Jahre früher, auf dem Höhepunkt des Informel, machte: Nichts weiter ist da auf dem weißen Blatt zu erkennen als ein leicht halbiertes birnenförmiger Umriss mit einer kurz laufenden Schraffur im Herzen – das legende

„Informelle Knöchelselbstporträt“. Ein selbstironisches Statement, das sich demonstrativ von den weit ausholenden, gestischen Malakten ihrer männlichen Kollegen absetzt.

Es ist ihr Lebenswerk auf Papier, das sie im Museum Ludwig ausbreitet. Bescheiden, aber vernünftig quitiert Lassnig alle ihr entgegengebrachten Huldigungen, die in diesen Tagen nicht abreißen wollen. Noch kurz zuvor begrüßte Wien das malerische Werk der letzten Dekade, das zuvor Stürmen erregende Triumphe in London und Amerika feierte. In Cincinnati tat man so, als wäre Elvis Presley persönlich aufgestanden, berichtet König. Was hat dieses in mehr als sechs Jahrzehnten geschaffene Œuvre an sich, dass es die Kunstwelt dermaßen aus dem Häuschen bringt?

Im Prinzip tut Maria Lassnig seit

sechs Jahrzehnten nichts anderes, als diffuse körperliche und seelische Gefühle auf einer zweidimensionalen Fläche wiederzugeben. Ohne Scham und Zimmerlichkeit, humorvoll und ernst zugleich. Was oder wer bin ich? Wie fühle ich mich von innen an, fragt sich die Künstlerin. Hitzschnell muss sie sein, um Hirn und Bauch mit der zeichnenden Hand zu verbinden. Danach sind Ausdauer und Stärke gefragt. Denn Lassnig erstete mit „Knöchelselbstportraits“, dem „Arsch ohne Welt“ (beide 1950/51) oder einem „J. Phalluselbstporträt“ (1958) „natürlich ein Gelächter, sonst nichts“. Daran erinnert sie sich gut.

Beharrliches Schwimmen gegen den Strom zahlt sich am Ende für sie aus. Während die männlichen, nach dem Krieg früh Triumphe feiernden Kollegen ihre kreative Muni-

tion längst verschossen haben, kommt Lassnig jetzt groß heraus. Auch bei Sammlern und Museen; und das nicht nur in Österreich, wo man sie von jeher schätzte und kaufte. Jenseits der Grenzen fanden sich wenig Käufer, wie etwa die Münchener Galeristin Barbara Gross erzählt, die von 1988 bis Ende der 90er-Jahre eng mit ihr zusammenarbeitete.

Gross weiß auch, warum die internationale Anerkennung so lange auf sich warten ließ. „Weil sie eine Frau ist.“ Louise Bourgeois ging es ganz ähnlich. Angesehene Museumsleiter hielten Distanz zu Lassnig. Was sie fabrizierte, sei doch alles ganz schrecklich, ganz nazistisch, wurde gesagt. An der Hamburger Kunsthalle kam man rechtzeitig zu anderen Schlüssen und erwarb früh das „Selbstporträt als Prophet“ (1967).

Mit fünfstelligen, sich im Laufe eines Jahrzehnts verdoppelnden D-Mark-Beträgen für eine Leinwand hatte Lassnig schon in den 90er-Jahren ihren Preis. 42.000 DM zahlte man 1990 für ein 2 x 1,40 m großes Bild, 26.000 DM für ein kleineres Format. Ende der Neunziger waren es nach Angaben von Barbara Gross 84.000 bzw. 55.000 DM.

2002 begannen dann die Preise anzuziehen. Sie erhielt den Rubens-Preis der Stadt Siegen; legt die Galeriearbeit in die Hände der New Yorker Friedrich Petzel Galerie; zwei Jahre später kommen außerdem Hauser & Wirth (Zürich/London) ins Geschäft mit ihr. Maria Lassnig ist nun auf dem internationalen Kunstmarkt angekommen, ihre Galeristen verlangen den doppelten Preis.

Das Angebot ist auch knapp, weil
die Künstlerin eine Stiftung baut

Regie aber führt Maria Lassnig höchst persönlich. Was auf den Markt kommt, untersteht ihrer Kontrolle. Das war schon in den 90ern so und gilt auch für Petzel und Hauser & Wirth. Das Angebot hat sich im letzten Jahrzehnt verknappert, u.a. weil die Malerin an Plänen für ihre eigene Stiftung arbeitet. Und Verknappung treibt die Preise immer nach oben.

Papierearbeiten sind etwa bei Hauser & Wirth rarsteit überhaupt nicht greifbar; neue und ältere Bilder nur zum Preis von 300.000 Euro – nach Rücksprache mit Lassnig. Das ist weit mehr als die 250.000 Euro, die zuletzt auf dem Auktionsmarkt für eine Leinwand der 70er-Jahre bezahlt werden mussten (Im Kinsky, November 2007). Das in den letzten 20 Jahren entstandene Werk ist in festen Händen. Der Sekundärmarkt geht leer aus.

Maria Lassnig. Im Möglickeits-Spiegel, Aquarelle und Zeichnungen von 1942 bis heute. Museum Ludwig, Köln, bis 14.6., Kat. (Hartje/Cantz) 29,90 Euro. Maria Lassnig. Das neueste Jahrzehnt. Museum Moderner Kunst Stiftung Ludwig Wien, bis 17.5., Kat. Verlag der Buchhandlung Walther König, Köln, 32 Euro.

KUNST UND AUKTIONEN –
Zeitung für den
internationalen Markt

Vorbericht: 52 fliegende Händler und Ausrufer aus Meissener Porzellan versteigert Metz in Heidelberg. www.kunstundauktionen.de



Paysage urbain sur toile

A 38 ans, Shuck découvre les graffitis en arrivant à Paris de Pointe-à-Pitre, où il avait été saisi par le côté révolutionnaire des slogans sur les murs. Il renoue de manière très personnelle avec le Tag pour en faire un geste purement esthétique capable d'émanciper l'écriture de sa fonction significative et de la mêler au symbole. Traditionnellement lié à l'ambition d'afficher son nom dans la ville entière et conçu comme un geste aussi systématique et rapide que possible, le Tag devient une écriture cryptée et ininterrompue hissée au rang de calligraphie, et s'impose comme le fil conducteur du travail de l'artiste. Plus encore, il ouvre sur un nouveau langage pictural. La toile l'intègre comme propriété même de la ville : il la révèle littéralement et en décrit toutes les aspérités. Métamorphosé, le Tag reste cependant

lié au Graffiti et convoque le lettrage, ici réintroduit dans deux œuvres importantes, « La déchirure » et « Attraction », résonnant encore pleinement avec lui... Représentant de la première génération de graffeurs français, Shuck One est aujourd'hui reconnu comme une figure majeure sur la scène de l'Art Graffiti.

Shuck One expose son œuvre récente

jusqu'au 26 Novembre 2009

Nicy Gallery - 40 rue de la Tour d'Auvergne - 75009 Paris

Tel : 01 77 32 13 40

Ouvert du lundi au vendredi de 13h30 à 20h00

et le dimanche de 14h00 à 19h30

Chomo : le débarquement spirituel



Il y a dix ans mourait Chomo (1907-1999), ermite de la forêt de Fontainebleau, artiste total à la fois poète, musicien, peintre, sculpteur, architecte, et auteur d'un film récapitulatif de toute son œuvre. Une véritable légende vivante, Chomo était un irréductible. S'il avait décidé de poursuivre son œuvre en-dehors du circuit des galeries et du marché, payant sa rébellion au prix fort de l'inconfort et de la solitude, c'était pour préserver sa liberté totale d'esprit et de création, pour pouvoir sans entraves enseigner sa voie à tous ceux qu'il prenait au piège de son rêve, et pour rester jusqu'au bout fidèle à sa révolte contre une société qu'il estimait gravement dévoyée, sur une planète elle-même en grand danger. Depuis dix ans, l'univers de Chomo n'est plus accessible au public, et ce créateur inoubliable, ce visionnaire

tourmenté par tous les excès de l'inspiration, auteur de centaines d'expériences de tous genres en sculpture, peinture, poésie, musique, cinéma, est en passe de disparaître de l'écran de nos mémoires. Il était temps que la France reconnaisse cet artiste extraordinaire, trop longtemps cantonné dans les curiosités du bord des routes, ce sera l'honneur et la fierté de la Halle Saint Pierre d'avoir eu, la première, ce souci et ce privilège. Puissent, dans cette lancée, les pouvoirs publics prendre les décisions qui s'imposent afin de consacrer à Chomo, sur le lieu où il a vécu, le musée qu'il mérite.

Halle Saint Pierre : 2, rue Ronsard - 75018 Paris

Tous les jours / 10h à 18h - Tél : 01 42 58 72 89

www.hallesaintpierre.org - Jusqu'au 7 mars 2010

by Debra Scherer

vogue's focus

STREET FASHION

Lo stile di oggi nasce dal repêchage-mixage di ispirazioni che arrivano dalla strada e dalla vita reale. Dall'arte pop e i graffiti ai look barbarico, tribale e neogotico. In un eccesso di colori e fantasia



Wilson-Graffiti für Straßenbasketballer



Orangina : sponsoring et packaging font la paire

Dans le prolongement de sa politique de parrainage de programmes musicaux en télé et radio, Orangina sort une série de boîtes habillées aux couleurs de Fun Radio, NRJ, M6 et MCM. Un autre série cible les accros du basket, tandis que les fans de game boy se voient proposer un format 25 cl habillé par Nintendo.

Après les années Lambada et Soca, Orangina a inauguré l'an dernier ses années « collector ». La série de boîtes relookées Naf-Naf, Kookai, Lee Cooper, Morgan a

fait les beaux jours d'Orangina en 1994. La marque creuse à nouveau le sillon cet été avec trois nouveaux « collectors ». Le premier s'inscrit dans le prolongement des actions de parrainage des émissions musicales sur les médias ciblés 15-24 ans. MCM, Fun Radio, NRJ et M6 constituent la « ligne musique » d'Orangina cet été. Quelque 10 millions de boîtes porteront les couleurs de ces médias, soit un total de 40 à 45 millions de produits porteurs. De quoi assurer une présence en linéaires jusqu'en octobre.

La mise en place se fera successivement de façon à respecter les exigences de non-concurrence des partenaires. Pour éviter qu'une boîte NRJ ne côtoie son alter ego siglé Fun Radio, les points de vente seront approvisionnés en respectant un ordre d'entrée en scène. La série NRJ ouvre le bal dès la fin du mois de juin, suivie de M6, puis Fun Radio, et enfin MCM. Une alter-

nance qui permet de maintenir une pression continue auprès des consommateurs atteints de collectionnite. Par ailleurs, chaque média assurera la promotion de l'opération sur son antenne au moment où sa série sera mise en place.

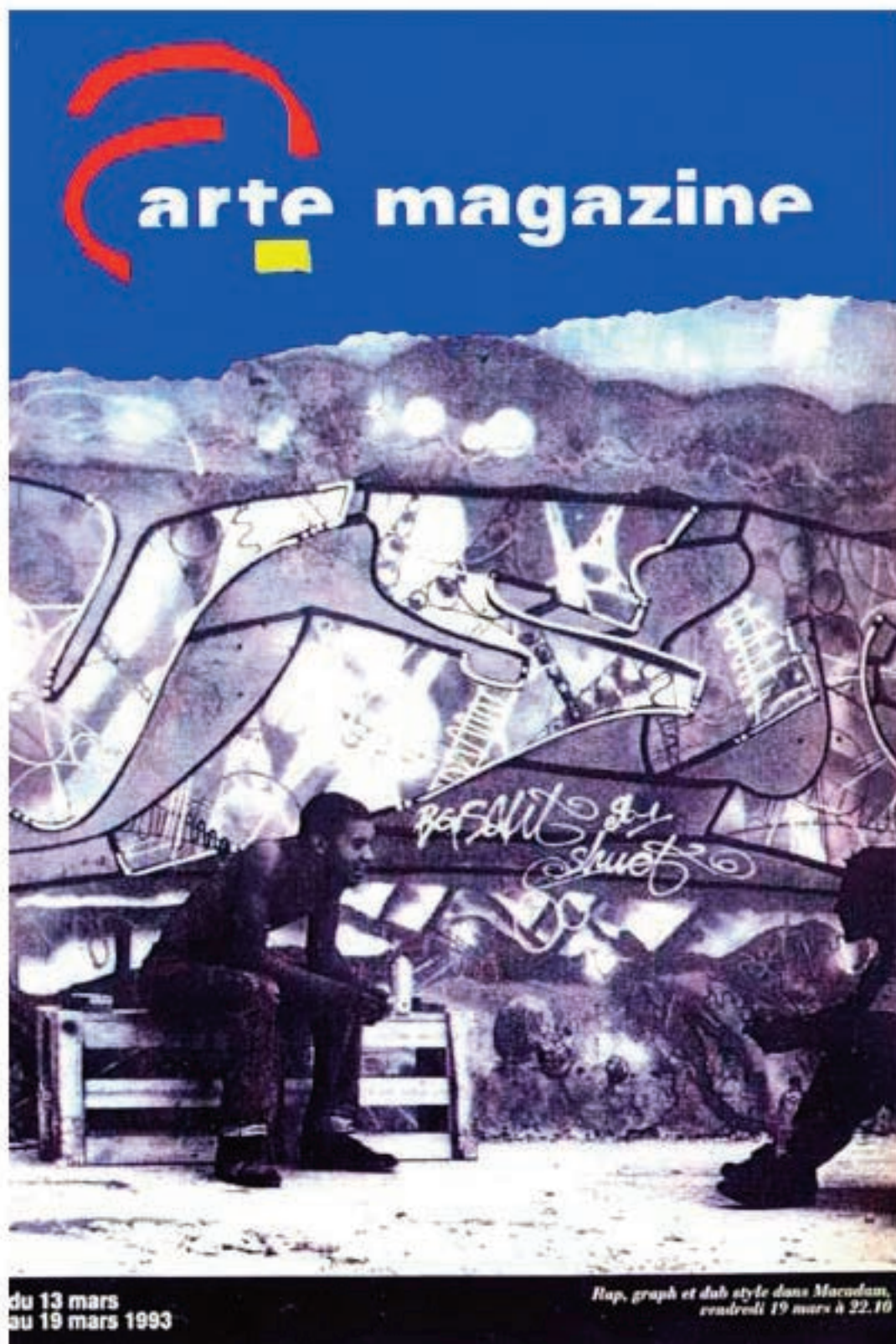
Obéissant à la même logique, un autre collector est consacré au basket, en écho au parrainage de la marque sur le basket de rue avec l'Orangina Blacktop Reebok. Ce collector basket, qui sortira en août, est constitué de trois boîtes, qui reproduisent trois gestes de basketball : le smatch, le dunk et le sky hook. Le basket sera également la thématique d'un jeu porté par Orangina Plus en conditionnement petit 1,5 l, doté de plusieurs centaines de paires de Reebok. Enfin, les accros



Médias, basket et jeux vidéo : la trilogie de l'été 1995 d'Orangina

de jeux vidéo se reporteront sur un nouveau conditionnement 25 cl, proposé en lot de deux boîtes à l'effigie des stars de Nintendo, Mario et Wario. Ciblé 8-12 ans, le lancement de ce nouveau format sera également soutenu par un jeu doté de produits Nintendo. Un nouveau spot lui sera consacré, diffusé à partir du mois d'août, et pour lequel Alain Chabat sera à nouveau derrière la caméra. Comme l'an dernier, l'ensemble du dispositif est signé WCI, avec la complicité de sa filiale Rive Ouest.

PLU



du 13 mars
au 19 mars 1993

*Rap, graph et dub style dans Macadam,
vendredi 19 mars à 22.10*



Rap, graph & dub style, La Sept / Vidéo, 1992



22.10

RAP, GRAPH ET DUB STYLE

La rime et la raison

Réalisation: Francis Guibert (1992-52mn)
Coproduction: LA SEPT/Les Films du Village

Le rap est né à la fin des années 70, dans les ghettos noirs et portoricains de New York et s'est développé dans une Amérique respirationnelle, décidée à ignorer sa population noire. Le rap devient alors le seul moyen d'expression pour les minorités, en lutte pour l'existence des droits de leur peuple. En France les rappeurs exigent l'égalité des droits. Ils savent que la discrimination n'est pas originellement ethnique mais sociale. Si les cités ne sont pas encore des ghettos, la montée du Front National, l'accroissement des inégalités, les ravages de la drogue et de la délinquance n'offrent guère d'espoir aux plus démunis. C'est pour ne pas sombrer que cette génération se déchaine dans le rap, réponse idéologique et poétique au monde qui les révolte.

De Saint-Denis à Belleville, de Strasbourg à Sarcelles, de Bordeaux à Marseille en repassant par Paris et sa banlieue, Francis Guibert a rencontré Dee-Natty, Lionel D Rockin' Squat & Mc Solo, Moe-Dee, Puppa Leslie, Saxo, Rome & Baste Psychoz, Shuck, Bobo & Banga... Ces Rappeurs français ont appris à vivre et à écrire: "Je suis un Rappeur Toaster d'origine africaine/Quand le tempo reprend, ma bouche devient magicienne" (Moe-Dee). Ils expriment leur colère, leur besoin d'exister, aussi bien par des mots, des rythmes, que par les tags - calligraphier le nom que l'on s'est choisi sur les murs de la cité qui vous rejette.

Ce film tout en couleur, en tempo et en poèmes permet de caractériser l'ensemble du mouvement et de capter la source de l'énergie qui l'anime. Creuset culturel, rébellion sociale ou individuelle: peut-il répondre à son ambition et devenir la référence d'une génération trans-raciale qui ne veut plus compter pour du Beur et refuse en joignant la geste à la parole, la fausse logique de "gestion" des rapports socio-ethniques, le d'lemme ignorance ou affrontement?

La vidéocassette de ce programme, éditée par LA SEPT/VIDEO, est actuellement disponible.

22.10 ● Arte 23.05

TT Rap, graph et dub style

Documentaire français de Francis Guibert (1992).

La rime et la raison. Rappeurs français, avez-vous une âme? Trop longtemps, on a pris les jeunes «chat-cheurs» pour ce qu'ils ne sont pas: des voyous sans foi ni loi, terrorisant le promeneur paisible, pour un oui pour un non. Le hip-hop rimait avec «dope», le rap avec arnaque, les tags avec gags. Trop longtemps, on n'a rien voulu savoir de ces banlieues qui bordent de leur misère d'autres quartiers prospères. Foin de tous ces préjugés! Cet excellent documentaire est une incursion dans le «mouvement» français. «Mouvement» pour mouvement. Celui du rap et du «dub» (variation instrumentale du reggae), des graffitis et du mal-être. De «sound-systems» (fiestas où l'on improvise un rap) en déambulations le long des murs bariolés de fresques, on visite Saint-Denis et Marseille, Bordeaux et Strasbourg, Sarcelles et Paris. On s'immerse dans ces parcelles de vie, captées au hasard de la promenade. Ce sont des rappeurs en pleine démonstration de «Human Beat Box» (recréer les rythmes avec la bouche et les mains), des DJ qui ont économisé franc par franc pour se payer la technique dernier cri, des enfants, des parents de toutes nationalités, avec leur sourire et leur colère. Et, tout d'un coup, grâce à cette caméra patiente et attentive qui glisse lentement, la banlieue ne ressemble plus à un supermarché incendié, comme on aime tant la montrer aux informations. Elle devient, de nouveau, ce qu'elle a toujours été: jolie, gonflée de vie, avec des arbres pour faire taire la grisaille et du soleil au-dessus de ces ensembles froids. Il y a, au fond, quelques traits de génie dans cette réalisation. Comme d'avoir su rendre une atmosphère poétique mais réaliste; ou d'avoir laissé les images parler d'elles-mêmes, au lieu de les alourdir de commentaires inutiles; ou, encore, d'avoir instauré le calme, pour permettre au spectateur de s'abreuver de ces moments magiques. Du grand art, en somme.

Vincent Le Leuch

Du 13 au 19 mars 1993 N°

Vendredi 19 mars

du hip hop au graffiti art

La lettre des Musées de
France 17.12.91

En mai dernier, "la lettre des musées" (n° 11) expliquait le travail entrepris par des jeunes des banlieues défavorisées sur le thème de la culture Hip Hop.

En juin dernier, il donnait lieu à deux expositions-spectacles dans les musées de Fresnes et de Meaux ("Lettre n° 13").

L'exposition "Graffiti art-artistes français et américains 1981-1991" qui se tient actuellement au musée national des Monuments français, jusqu'au 10 février, est l'aboutissement de cette démarche.

Du "jamais vu" en France! L'exposition présente une sélection d'œuvres de 25 graffitistes américains et français de 1981 à nos jours: Futura 2000, Crash, Banga, Toxic, Rammellzee, Koor, les BBC..., jeunes artistes ou valeurs reconnues.

Tous travaillent aujourd'hui sur la toile mais ne l'appréhendent pas de la même façon: les uns considèrent que leur travail doit être identique à celui effectué sur les murs des villes ou le métro (Blade, Seen, Zephyr, Blast, Noc 167...); les autres y voient un champ d'expression de préoccupations esthétiques nouvelles (Futura 2000, Rammellzee, Daze, BBC...).

L'exposition se parcourt en plusieurs temps.

La première partie présente les artistes qui continuent à peindre "comme avant". Au delà d'une recherche esthétique, Seen et Blade, par exemple, voient dans la toile le moyen de porter leur message ou l'empreinte de leur nom dans de nouveaux lieux.

Le lettrage (pour Blade la lettre est le support du graffiti) et l'atmosphère urbaine propre au milieu graffiti y occupent une place prépondérante.

La suite de l'exposition réunit des artistes dont les travaux sur toile sont devenus plus complexes. Il convient de les regarder comme autant de recherches individuelles.

L'œuvre de Rammellzee, figure centrale du graffiti art, est évoquée à travers cinq toiles qui reflètent ses thèmes de recherche: "le rap monologue", "les lettres dessinées" et la "dessin interminable". "Le rap monologue", théorie selon laquelle le langage utilise les gens, pousse Rammellzee à développer un alphabet très particulier, au sein duquel chaque lettre prend une valeur spécifique.

Autre œuvre majeure: celle de Futura 2000, l'un des premiers à avoir fait évoluer le graffiti au-delà du simple lettrage, vers un art gestuel. Ce courant est représenté en France par Shuck et Banga du groupe Basalt.

Le troisième pôle de l'exposition réunit les dernières œuvres de Crash et de Daze. Ces deux artistes travaillent souvent ensemble et leur problématique est liée à l'hétérogénéité de la composition. Les différents espaces de lecture, les fractures dans le tableau, les juxtapositions d'images ou de plans sont autant d'aspects qui les placent dans la continuité d'artistes comme Roy Lichtenstein, James Rosenquist ou David Salle.

En France, Ash II, du groupe des BBC - l'un des principaux groupes de graffiti-artistes avec Basalt et la Force Alphabétique - développe un travail du même type.

Génération hip hop

L'exposition est l'occasion de mettre côte à côte des artistes reconnus et les œuvres des jeunes peintres, présentées en juin dernier au musée Bessuet de Meaux et à l'écomusée de Fresnes, dans le cadre des manifestations Hip Hop Dixit.

Sur fond de décor urbain (grands ensembles HLM, friches industrielles, trains...), elles évoquent les principaux problèmes que le mouvement dénonce et tente de résoudre: le racisme, les problèmes identitaires, etc. Ces peintures font également référence au mouvement pacifiste de Gandhi, aux grandes marches non violentes des Noirs américains dans les années 60, aux révoltes des ghettos.

Le musée national des Monuments français est apparu comme le lieu idéal pour une exposition de ce type. Témoin de l'urbanité, il accueille aujourd'hui, tout naturellement, un des modes d'expression engendré par la ville, un peu comme son équivalent américain, le musée des Cloisters de New York.

Conçue et réalisée par un ethnologue, Rémi Calzada, et un historien d'art, Didier Schwechlen, à l'initiative de la Direction des musées de France (et en particulier d'Evelyne Lehalle du département des publics), l'exposition, et tout le travail qui l'a précédée, constitue un champ d'expérience nouveau pour faire venir et participer à la vie du musée un public qui n'a pas forcément envie d'y aller, sans rien concéder aux exigences muséographiques. A suivre.

CINEMA • THEATRE • EXPOS • MUSIQUES • TELE • RESTAURANTS



PARIS

DU 28 AOÛT AU 3 SEPTEMBRE 1991. 7 F. M6153 - 510

BANLIEUES

Y'A-T-IL UNE VIE APRES LE PERIPH ?



M6153 - 510 - 7.00 F